

Une connaissance inutile

Charlotte Delbo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DOCUMENTS

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS

II

**UNE CONNAISSANCE
INUTILE**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS

II

UNE
CONNAISSANCE
INUTILE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1970 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 978-2-7073-2680-5

Nous arrivions de trop loin pour mériter votre croyance.
Paul CLAUDEL.

LES HOMMES

Nous avions pour les hommes une grande tendresse. Nous les regardions tourner dans la cour, à la promenade. Nous leur jetions des billets par-dessus le grillage, nous déjouions la surveillance pour échanger avec eux quelques mots. Nous les aimions. Nous le leur disions des yeux, jamais des lèvres. Cela leur aurait semblé étrange. Ç'aurait été leur dire que nous savions combien leur vie était fragile. Nous dissimulions nos craintes. Nous ne leur disions rien qui pût les leur révéler mais nous guettions chacune de leurs apparitions, dans un couloir ou à une fenêtre, pour leur faire sentir toujours présentes notre pensée et notre sollicitude.

Quelques-unes, qui avaient parmi eux leur mari, ne voyaient que lui, rencontraient tout de suite son regard dans le faisceau des regards en quête de nous. Celles qui n'avaient pas de mari aimaient tous les hommes sans les connaître.

Aucun d'eux ne m'était frère ou amant, mais je n'aimais pas les hommes. Je ne les regardais jamais. Je fuyais leur visage. Ceux qui m'abordaient pour la seconde fois – furtivement, quand ils allaient chercher la soupe à la cuisine – s'étonnaient que je ne reconnusse ni leur voix ni leur silhouette. J'avais en face d'eux une immense pitié et un immense effroi. Pitié et effroi où je ne participais pas vraiment. Il y avait au secret de moi une terrible indifférence, l'indifférence qui vient d'un cœur en cendre. Je me défendais de leur en vouloir. J'en voulais à tous les vivants. Je n'avais pas encore trouvé au fond de moi une prière de pardon pour ceux qui vivent.

Les hommes nous aimaient aussi, mais misérablement. Ils éprouvaient, plus aigu que tout autre, le sentiment d'être diminués dans leur force et dans leur devoir d'hommes, parce qu'ils ne pouvaient rien pour les femmes. Si nous souffrions de les voir malheureux, affamés, dénués, ils souffraient davantage encore de ne plus être en mesure de nous protéger, de nous défendre, de ne plus assumer seuls le destin. Pourtant, les femmes les avaient, dès le premier moment, déchargés de leur responsabilité. Elles les avaient tout de suite dégagés de leur souci d'hommes pour les femmes. Elles voulaient les persuader qu'elles, les femmes, ne risquaient rien. Leur féminité était leur sauvegarde, croyait-on encore. Et s'ils avaient tout à redouter, eux, elles se rassuraient quant à elles. Il leur faudrait seulement avoir patience et courage, deux vertus dont elles étaient très sûres parce qu'elles sont de tous les jours. Alors elles réconfortaient les hommes, ne laissaient paraître ni lassitude, ni tristesse, ni inquiétude surtout. Elles seraient dignes d'eux, qui savaient quelle menace pesait sur leur vie. Les hommes, de leur côté,

s'efforçaient au naturel quotidien. Ils s'ingéniaient à nous être utiles, cherchaient quels services ils pourraient nous rendre. Hélas ! Dans la détresse matérielle où ils étaient, il n'y avait rien que pussent leur demander les femmes. Celles-ci, dans une détresse tout aussi grande, avaient encore des ressources, les ressources qu'ont toujours les femmes. Elles pouvaient laver le linge, raccommoder l'unique chemise maintenant en loques qu'ils portaient le jour de leur arrestation, couper dans les couvertures pour leur confectionner des chaussons. Elles se privaient d'une partie de leur pain pour la leur donner. Un homme doit manger davantage. Chaque dimanche, elles organisaient un divertissement qui avait lieu dans la cour, auquel les hommes assistaient, debout derrière les barbelés dressés entre les deux quartiers. Toute la semaine les femmes travaillaient ; elles cousaient, elles répétaient pour le dimanche. Lorsque la préparation de la fête risquait d'être compromise par le manque d'entrain ou la mauvaise humeur, il se trouvait toujours une femme pour dire : « Si, il faut le faire, pour les hommes. » Pour les hommes, elles chantaient et dansaient ; pour les hommes, elles jouaient l'insouciance et la gaîté. C'était un jeu déchirant. Mais l'animation qu'il suscitait parvenait quelquefois à faire croire, même à celles qui savaient le mieux combien tout cela était dérisoire.

Aussi ce dimanche-là était-il plus triste qu'aucun autre. Le commandant du fort avait interdit la représentation. Les hommes étaient consignés dans leurs chambrées, les femmes dans les leurs. Et ce n'était pas seulement pour cela que nous nous sentions tout à coup désœuvrées et absentes. Chacune avait un pressentiment vague auquel elle ne s'abandonnait pas parce qu'il y avait les autres et qu'elle cherchait à écarter en scrutant l'attitude de ses compagnes. Toutes jouaient si bien qu'aucune n'était dupe.

Nous étions inquiètes. Celles qui écoutaient les bruits à la cloison – du côté des hommes – attentives, l'oreille collée comme pour l'auscultation, disaient, en réponse aux questions : « Non, on n'entend rien. » On n'entendait rien et le malaise croissait avec l'après-midi.

C'était un dimanche de septembre, ensoleillé comme un dimanche d'été, avec déjà la mélancolie de l'automne ; c'est-à-dire que, depuis le matin, tout dans l'air, et dans les feuilles des arbres qu'on apercevait de la fenêtre, dans le souffle du vent sur l'herbe des glacis et dans la couleur du ciel au-dessus du fort et dans la couleur des yeux, tout depuis le matin précisément avait la matité des jours dont on dit plus tard qu'ils ont été jours inhabituels.

« Et toi, Yvette, tu vois quelque chose à la fenêtre ? » – « Non, rien. » Soudain, on entend des pas dans le couloir, chez nous, un bruit de clefs à notre porte. La chef du camp entre, accompagnée d'une sentinelle. C'était une prisonnière, elle ne circulait jamais seule.

« Josée, qu'est-ce qu'il y a ? – Rien, rien. Qu'est-ce que vous avez toutes, avec vos figures chavirées ? Il n'y a rien. Je viens chercher le linge des hommes. Prêt ou pas prêt, il faut le leur rendre tout de suite.

– Le leur rendre ? Tout de suite ? Pourquoi ? »

Déjà toutes s'affairaient, préparaient des baluchons avec les chemises et les chaussettes, défaisaient le paquet parce qu'elles avaient oublié un mouchoir, heureuses de sortir de la passive attente qui les écrasait depuis le matin, comme si enfin elles pouvaient faire quelque chose et que ce quelque chose fût utile.

« Les hommes partent ?

– Je ne sais pas. Je ne sais rien. » Josée ne voulait rien dire. L'une demande : « Quelle heure est-il ? » Et nous devons toutes nous souvenir qu'à ce moment-là il était quatre heures.

Josée sortie avec le linge, la porte refermée, chacune retourne vers son lit. Le dortoir redevient étouffant de silence et d'attente.

Toute tentative de diversion ou de distraction se heurtait à l'inertie, à l'angoisse inexprimée. Si nous lisions quelque chose ? Personne ne répondait.

« J'entends du bruit. Ils descendent les escaliers.

– Qu'est-ce qu'il y a ? »

Du fond du dortoir, les têtes se dressent, les interrogations convergent vers celle qui écoute à la cloison.

« On les fait descendre.

Tous ?

– Non. Pas tous. Ça s'arrête. »

Plusieurs mois de cellule avaient donné à toutes un sens supplémentaire pour interpréter les sons et les froissements, les respirations et les pas.

À nouveau le silence. À nouveau l'attente.

Certaines essayaient de croire qu'il n'y avait rien à attendre. Pourquoi attendait-on ? Qu'attendait-on et pourquoi attendre ? Mais elles ne pouvaient se départir du sentiment de l'attente et de l'angoisse. Le silence, un long moment encore.

Puis on entend des pas dans le couloir, notre couloir, des pas de bottes cette fois, et toutes les femmes se trouvent debout entre les lits, prêtes, quand le sous-officier apparaît. Il tire un papier de sa poche, appelle des noms et chacune à l'appel de son nom va se ranger près de la porte et sur ses traits l'inquiétude cède à la résolution et au raidissement. L'Allemand appelle dix-sept noms, plie sa liste, sort avec les dix-sept femmes, referme à clef. Le dortoir paraît alors aux autres qui sont demeurées debout à leur place, vide et sonore, de cette sonorité particulière qui s'établit dans un lieu où il va se passer quelque chose.

Moi, je n'avais pas de mari de l'autre côté. C'est à la Santé qu'on

m'avait appelée, quatre mois plus tôt. C'était le matin.

Nous attendions. Nous attendions que nos compagnes fussent de retour pour donner un nom à notre angoisse.

Nous les entendons qui reviennent. Le sous-officier les fait rentrer et c'est quand il a eu reverrouillé la porte que le raidissement et la résolution sur leurs visages se sont évanouis. Leurs visages apparaissent soudain déshabillés de toute expression ou de toute convention, dans cette nudité que donne un subit éclairage ou une atroce vérité.

Nous les attendions. Une sorte de détente s'opère en nous, quelque chose cède en nous lorsque nous voyons qu'elles sont toutes là. Nous attendions un récit. Non, elles regagnaient leur lit. Chacune allait à sa place sans un mot, avec des yeux devenus sans regard. Et les autres qui voulaient savoir s'approchaient de celle avec qui, parmi les dix-sept, elles étaient plus particulièrement liées, pour la questionner. Je suis restée à ma place. Je ne suis allée ni vers Regina que j'aimais bien ni vers Margot. Et pas une de celles qui avaient été appelées le même matin que moi, à la Santé, n'a bougé. Nous savions.

Tout le dortoir chuchote maintenant. On apprend des détails. « Mon mari m'a donné son alliance. – Le commandant leur a annoncé qu'ils partiraient demain matin. – On les emmène dans les casemates pour la nuit. – Ils ont mis leurs cigarettes en commun. – Jean était tellement pâle, avec les yeux si creusés qu'il m'a fait peur. »

Et j'en entends une qui, dans un groupe près de mon lit, murmure : « René a dit à Betty qu'ils devaient être fusillés mais qu'ils avaient tous résolu de n'en rien dire aux femmes, de faire croire qu'ils étaient déportés. Naturellement, à Betty, il pouvait le dire. Seulement il ne faut pas le répéter. »

Alors l'une de nous s'est avancée vers le milieu du dortoir et à haute voix, s'adressant à toutes : « Les amies, puisque nous avons encore du temps avant le coucher, nous devrions lire des poèmes. »

Les plus jeunes disposent les bancs. Tout le monde s'installe. C'était comme le premier repas après l'enterrement quand quelqu'un s'essaye à nouveau aux mots familiers et réussit à parler aux autres du boire et du manger. Mais quand la récitante dit : « Car il n'y a rien qui vous élève – Comme d'avoir aimé un mort ou une morte – On est fortifié pour la vie – Et l'on n'a plus besoin de personne », chacune a su à l'atteinte de ces paroles que malgré le mensonge des hommes et l'hypocrisie du commandant avec le linge à rendre, chacune a su qu'elle avait eu tout de suite le sentiment de la mort et sa certitude. Ils étaient courageux et tendres, les hommes que nous aimions.

Et moi j'avais honte d'avoir pu leur faire reproche d'un si court sursis. J'avais honte de n'avoir pas voulu les aimer. Je n'avais pas voulu les regarder, regarder leur visage, leurs yeux, entendre leur

voix, et maintenant je ne pouvais plus distinguer l'un de l'autre. J'en pleurais de regret. Et quand on me parle aujourd'hui de Pierre qui avait abattu trois Allemands, ou de Raymond, le petit qui était infirme d'une balle reçue en Espagne, c'est tout le groupe indistinct et fraternel des hommes que nous aimions qui affleure à ma mémoire.

Je lui disais mon jeune arbre
Il était beau comme un pin
La première fois que je le vis
Sa peau était si douce
la première fois que je l'étreignis
et toutes les autres fois
si douce
que d'y penser aujourd'hui
me fait comme lorsqu'on ne sent plus sa bouche
Je lui disais mon jeune arbre
lisse et droit
quand je le serrais contre moi
je pensais au vent
à un bouleau ou à un frêne
Quand il me serrait dans ses bras
je ne pensais plus à rien.

*

Qu'il est nu
celui qui part
nu dans ses yeux
nu dans sa chair
celui qui part à la guerre
Qu'il est nu
celui qui part
nu dans son cœur
nu dans son corps
celui qui part à la mort.

*

Au seuil de la prison
au matin de la séparation
un vingt et un mars

Il fait le temps des abandons
des bras dénoués
des lèvres sèches

Il fait le temps de la saison
du ciel lavé
des jonquilles fraîches.

Je l'appelais
 mon amoureux du mois de mai
 des jours qu'il était enfant
 heureux tellement
 je le laissais
 quand personne ne voyait
 être
 mon amoureux du mois de mai
 même en décembre
 enfant et tendre
 quand nous marchions enlacés
 la forêt était toujours
 la forêt de notre enfance
 nous n'avions plus de souvenirs séparés
 il embrassait mes doigts
 ils avaient froid
 il disait les mots que disent les amoureux du mois de mai
 j'étais seule à entendre
 On n'écoute pas ces mots-là
 Pourquoi
 On écoute le cœur qui bat
 On croit pouvoir toute la vie les entendre
 ces mots-là tendres
 Il y a tant de mois de mai
 toute la vie
 à deux qui s'aiment.

Alors
 ils l'ont fusillé un mois de mai

Je les envie
 ceux qui ont donné les leurs
 d'un sacrifice consenti
 Moi
 je me suis révoltée
 à peine si j'ai réussi
 à ne pas hurler devant lui
 Il lui fallait tout son courage
 et c'était déjà trop
 à un jeune homme
 de laisser une femme

qui vivrait après lui.

*

Je ne l'ai pas donné
la mort l'a arraché de moi
et cette cause
plus forte que mon amour.
Pour cette cause
il fallait mourir
pour mon amour
il fallait vivre.
Vous croyez que c'est facile
peut-être
de n'être pas femme et jalouse
D'une autre
on peut la tuer
d'une idée
il faut mourir aussi
Je n'ai pas pu mourir avec lui
Et je n'en suis pas morte.

*

Pleurer un héros
plutôt qu'aimer un lâche
Sans doute avez-vous raison
vous qui avez des mots pour tout
Mais
il y en avait
ni forts ni faibles
qui n'ont été
ni jusqu'au sacrifice
ni jusqu'à la trahison
Il m'est arrivé de penser
qu'il aurait pu être de ceux-là
et d'avoir honte
Je voudrais être sûre
d'avoir eu honte
Il faut
il faut
que vous ayez raison.

*

Je me demandais
pour qui
pour qui il mourait
pour lequel de ses amis
Y avait-il un vivant
qui méritait sa vie à lui
lui
le plus cher.
Doucement il est revenu
de là-bas où il était en allé
revenu me dire
qu'il était mort pour le passé
et pour tous les devenirs
J'ai senti que ma gorge éclatait
mes lèvres ont voulu sourire
mais c'était que je le revoyais.

*

Vous ne pouvez pas comprendre
vous qui n'avez pas écouté
battre le cœur
de celui qui va mourir

*

J'ai pleuré encore
parce que tous deux nous avions cru
que l'amour nous serait talisman
C'était plus que perdre une croyance
c'était comme si je me reprochais
de ne pas l'avoir aimé d'un amour plus grand.

*

Je l'aimais
parce qu'il était beau
c'est une raison futile

Je l'aimais
parce qu'il m'aimait
c'est une raison égoïste

Mais
c'est pour vous

que je cherche des raisons
pour moi je n'en avais pas
Je l'aimais comme une femme aime un homme
sans mots pour le dire

*

Il est mort
parce qu'il faut à une histoire d'amour
pour qu'elle soit belle
une fin tragique
La nôtre était magnifique
Pourquoi faut-il que vous l'emportiez toujours
à la fin
avec vos lieux communs.

*

D'amour et de douleur
Il s'est tari mon cœur
De douleur et d'amour
a séché jour à jour

Les journées étaient sans fin. Des journées où il n'y avait rien. La distribution du café le matin, de la soupe à onze heures, du pain à cinq heures. Nous passions le temps à suivre sur le mur le dessin que faisaient les sept barreaux de la fenêtre, dont l'ombre se déplaçait lentement, d'un mur à l'autre. Quand il ne restait plus, dans l'angle de gauche, sur le crépi écaillé, que trois ou quatre barreaux prêts à s'effacer, la journée était finie, le soir tombait. C'était le moment où la sentinelle qui faisait les cent pas dans la cour s'en allait, le moment où la prison s'animait. D'une fenêtre à l'autre, d'une rive à l'autre, les conversations commençaient, vite avant la relève de nuit. Chacun parlait avec une voix qu'il connaissait, par-dessus les autres voix entrecroisées.

Notre fenêtre était si haute – au ras du plafond – qu'il fallait, pour se mettre à la fenêtre, monter sur le fer du lit, se hausser sur les pointes, s'agripper des mains aux barreaux et s'y accrocher fort. Les mains faisaient mal, les barreaux se marquaient en rouge au creux des paumes. À tour de rôle nous y grimpons pour parler avec les « droit commun » de l'aile voisine restée sous l'administration pénitentiaire française. La plus grande partie de la Santé était aux Allemands, peuplée de détenus politiques, qu'on n'appelait pas encore les résistants. Les « droit commun » travaillaient dans divers ateliers et rentraient dans leur cellule le soir. Eux aussi guettaient le départ de la sentinelle pour nous parler. Ils recevaient des lettres, lisaient les journaux et nous donnaient les nouvelles. Quand ils en avaient appris d'importantes, ils sifflaient pour nous appeler et criaient. « Eh, les petites, ça y est ! Les Anglais ont repris Tobrouk. Quelle course ! » Nous ne comprenions pas bien la portée de cette victoire. La campagne de Libye avait commencé après notre arrestation. Nous interrogeons. « Et en Russie ? » – « Ils avancent toujours. » – « Qui, ils ? » – « Les Fritz. »

Ce soir-là, Lucien et René tardaient. Leur fenêtre était vide. Toute la journée, en comptant les heures qui sonnaient à une seconde d'intervalle aux horloges du quartier – nous écoutions et nous essayions de situer toutes ces horloges. Qu'il y en avait ! J'avais habité le quartier, jamais je ne les avais entendues. On ne compte pas le temps quand on est libre –, toute la journée nous comptons le temps jusqu'au soir. La journée n'était que l'attente du soir, des nouvelles. « Mais que font-ils donc, aujourd'hui ? Que peuvent-ils bien faire ?

– Ils sont peut-être au cachot.

– Ils nous l'auraient fait dire par leurs voisins.

- Leurs voisins sont trop loin. On ne les entend pas.
- Ils feraient signe à la fenêtre.
- Tu ne les vois toujours pas ?
- Non. Rien », répondait celle qui était accrochée aux barreaux à ses compagnes de cellule qui, de leur côté, faisaient le guet à la porte pour parer à une tournée imprévue de la surveillante.

« Toujours rien ? »

Nous étions désespérées, de ce désespoir bête qui fait pleurer les enfants quand on ne leur donne pas la chose promise.

« Voilà, voilà ! On arrive ! » Lucien tout essoufflé montre sa tête entre les barreaux de sa cellule, à l'autre bout de la cour.

Aussitôt nous sommes réconfortées. Et celle qui est accrochée à notre fenêtre crie : « Pourquoi rentrez-vous si tard ? On n'a presque plus le temps.

– On a été de corvée. On nous a fait installer la grande baignoire.

– La grande baignoire ? Qu'est-ce que c'est ?

– Le panier de son. Pour la tête. À la guillotine. Demain, il y en a quatre. Alors, c'est la grande. Vous savez, les quatre de la rue de Buci. »

Nous ne savions pas.

« C'est vrai, vous ne savez pas. Vous étiez déjà dedans. Quatre gars qui ont pris la parole, en plein marché, rue de Buci. Un matin. À l'heure du marché. Quand toutes les femmes font la queue. Il paraît qu'il y en a un qui est monté sur un étalage ; il a lancé un appel à la bagarre contre les Fritz. Après, il a voulu s'enfuir avec les trois copains qui le protégeaient. Mais la police les a rattrapés. Ils sont passés en cour spéciale. Tous à mort. C'est pour demain matin. Par ici, chez les Français. »

Bruit de bottes, cliquetis de fusil. La sentinelle de nuit a dû entrer dans la cour. La tête de Lucien fait plongeon comme Guignol aux marionnettes. D'un coup, tout s'arrête. On entend les pas de la sentinelle.

Les quatre de la rue de Buci. Quatre des nôtres. Si nous savions leurs noms... Peut-être les connaissons-nous.

Cette nuit, aucune de nous n'a dormi. Nous avons entendu toutes les heures. Nous avons vu le plafond s'éclaircir, le jour monter, l'ombre des premiers barreaux se poser, floue, à peine marquée, sur le mur.

« Quatre heures. Ce doit être l'heure », dit Henriette lorsque le quatrième coup s'éteint.

Lointaine d'abord, parce qu'elle vient d'une aile située derrière la nôtre, puis de plus en plus claire, *La Marseillaise* éclate, de plus en plus claire, au fur et à mesure qu'ils avancent vers le milieu de cette cour qui doit être au centre de la prison. De plus en plus fort, et nous distinguons les voix, quatre voix mal accordées, qui toutes les quatre

se gonflent à leur plus grande portée possible. Le premier couplet fini – ils doivent attendre, debout, au pied de la guillotine – les voix ne bougent plus – ils reprennent leur respiration pour attaquer le refrain, et les voix s'enflent de nouveau, pleines, égales. Mais après les deux premiers mots du refrain, il n'y a plus que trois voix, toujours aussi égales, articulant bien toutes les paroles, puis deux, puis une seule voix qui s'efforce et s'élargit à la limite extrême pour, à elle seule, se faire entendre de toute la prison, une seule voix qui est coupée net à son tour. La tête est tombée au milieu d'un mot. Un mot qui reste suspendu, coupé, dans un silence intolérable. Pour un instant seulement, car le chant s'élève de nouveau, repris par les hommes du quartier politique qui chantent du fond de leurs cellules.

C'était pendant l'été 1942.

« ... La semaine dernière, un acte d'une même incohérence, suivi aussitôt de plusieurs autres, fut décidé par le nouveau pouvoir : l'exécution dans la cour de la sinistre forteresse de Montluc, à Lyon, du patriote algérien Abderahmane Laklifi. Samedi à l'aube, il eut la tête tranchée, accompagné jusqu'à l'échafaud par le chant de tous ses camarades, derrière les barreaux de leurs cellules » (*L'Express*, 4 août 1960).

LE MATIN L'ARRIVÉE

L'enfer avait vomi tous ses damnés
c'était eux qui nous accueillaien
et tout de suite
nous avons compris
pourquoi ils ne nous faisaient pas fête
Ils regrettaient les tourments d'enfer
et ils nous voyaient arriver
nous qui venions de la terre
comme des gens qui savent
et peuvent faire la différence
et tout de suite
nous allions savoir aussi
et vouloir oublier la vie.

*

En enfer
on ne voit pas mourir ses camarades
en enfer
la mort n'est pas une menace
en enfer
on n'a plus ni faim ni soif
en enfer
on n'attend plus
en enfer
il n'y a plus d'espoir
et l'espoir est d'angoisse
au cœur d'où le sang se retire.
Pourquoi dites-vous que c'est l'enfer,
ici.

*

À YVONNE BLECH

Nous étions ivres d'Apollinaire
et de Claudel
vous souvient-il ?

C'est le début d'un poème
dont je voulais me souvenir

pour vous le dire.

J'ai oublié tous les mots
ma mémoire s'est égarée
dans les délabres des jours passés
ma mémoire s'en est allée
et nos ivresses anciennes
Apollinaire et Claudel
meurent ici avec nous.

*

AUX AUTRES MERCI

Un fantôme danseur de corde
qui s'exerçait la nuit
sur les fils du télégraphe
Il ne savait pas que je le voyais
Il dansait
Il s'était habillé en fantôme
et cependant
personne ne le voyait.

Moi je n'aurais pas tenu
si personne ne m'avait vue,
si vous n'aviez pas été là.

*

Ce n'est rien de mourir
en somme
quand c'est proprement
mais
dans la diarrhée
dans la boue
dans le sang
et que ça dure
que ça dure longtemps

*

Une romance bête
un soir d'été
La vie le passé

qu'on regrette
Non
Ici on a désappris de regretter

*

J'ai vu battre des hommes
et j'ai enfin pu penser à lui
lui mort
un jour qu'il était beau encore
mort droit
de mort choisie.

*

Quand j'ai vu ce que j'ai vu
souffrir
comme j'ai vu souffrir
mourir
comme j'ai vu mourir
j'ai su que rien
rien n'était trop dans cette lutte.

*

Ce point sur la carte
Cette tache noire au centre de l'Europe
cette tache rouge
cette tache de feu cette tache de suie
cette tache de sang cette tache de cendres
pour des millions
un lieu sans nom.
De tous les pays d'Europe
de tous les points de l'horizon
les trains convergeaient
vers l'in-nommé
chargés de millions d'êtres
qui étaient versés là sans savoir où c'était
versés avec leur vie
avec leurs souvenirs
avec leurs petits maux
et leur grand étonnement
avec leur regard qui interrogeait
et qui n'y a vu que du feu,

qui ont brûlé là sans savoir où ils étaient.
Aujourd'hui on sait
Depuis quelques années on sait
On sait que ce point sur la carte
c'est Auschwitz
On sait cela
Et pour le reste on croit savoir.

J'étais couchée déjà lorsqu'une voisine me fait signe : « On te demande dehors.

– Qui ?

– Une petite. À la porte. »

Je sors. Une jeune fille est là qui attend et ne semble pas me connaître. Je ne la connais pas. Je regarde autour de moi. La rue de neige sale qui sépare les blocks est vide. La jeune fille est seule. Je la regarde. Une juive. Elle a des vêtements civils. Elle me regarde, s'avance vers moi et dit en allemand :

« C'est toi, C. ?

– Oui. C'est moi.

– Je m'appelle Esther. Je sais que tu es une camarade. »

J'ai un mouvement de méfiance. « Comment le sais-tu ?

– Je te le dirai plus tard. Écoute. Nous n'avons pas beaucoup de temps. C'est bientôt le couvre-feu. » (Et après le couvre-feu, les miradors tirent sur tout ce qui bouge dans le camp.) « Je suis juive, de Biélo-Russie. »

Je la regarde. Elle est petite, ronde, avec des joues brillantes comme des pommes. Vingt ans, moins peut-être. Ses cheveux sont frais tondus à l'arrêt du foulard. Aux juives, on rase la tête tous les mois ; aux autres, seulement à l'arrivée, sauf accident. Elle est propre, bien vêtue. Elle comprend mon regard, s'excuse : « Je travaille aux Effekts. »

C'est le commando qui trie, range, inventorie ce que contiennent les bagages des juifs, qu'ils laissent sur le quai à leur arrivée à Auschwitz. Le commando des Effekts est formé de juives qui sont prises parmi celles qui entrent dans le camp. À chaque convoi, les plus jeunes et les plus fortes sont retenues pour travailler. Elles vont au camp. Les autres vont à la chambre à gaz. Les filles des Effekts sont bien habillées parce qu'elles prennent des vêtements parmi ceux qu'elles manipulent. (Ce sont des juives et les juifs, au camp, ne portent pas l'uniforme rayé. Ils portent des vêtements civils qui sont marqués d'une grande croix au minium dans le dos. Il suffit donc à celles des Effekts de marquer ainsi le vêtement qu'elles prennent en échange du leur.) Elles ne sont pas maigres parce qu'elles vendent aux autres prisonnières une culotte ou un tricot pour le morceau de pain ou la portion de margarine qui composent le repas du soir. Elles sont propres parce qu'elles changent de linge et se lavent sur le lieu de leur travail où il y a de l'eau. Et les SS exigent qu'elles soient propres puisqu'elles rangent des affaires qui seront distribuées par le secours d'hiver aux civils allemands sinistrés. Nous, nous n'avons jamais de linge de rechange. Nous ne nous lavons

jamais. Sauf ces privilégiées des Effekts, qui sont quelques dizaines, sauf l'aristocratie du camp – chefs et sous-chefs de blocks, policières et condamnées allemandes de droit commun –, personne ne se lave jamais.

Je regarde Esther, son foulard blanc. Je regarde ses dents qui éclairent son visage. Je dis : « Tu as de belles dents.

– Justement, je suis venue pour t'aider. De quoi as-tu besoin ? »

De quoi ai-je besoin ? Que répondre ?

« Oui. Tu as besoin de tout n'est-ce pas ? Je reviendrai demain. Au revoir ! »

À la même heure, le lendemain, elle est revenue. Elle a tiré de son corsage un tube de dentifrice, une brosse à dents neuve dans son papier transparent.

« Tu te laveras les dents avec un peu de ton thé, le matin. »

Une chemise de jersey rose.

« Quand elle sera sale, tu la jetteras ; je t'en donnerai une autre. C'est tout ce que j'ai pu prendre aujourd'hui. Je t'apporterai autre chose demain. Une chemise de nuit pour que tu ne dormes plus tout habillée. »

Je regarde les objets qu'elle a mis dans mes mains. La brosse à dents est marquée au manche en signes inconnus. Le tube de dentifrice est imprimé d'autres signes inconnus. Les derniers convois venaient de Grèce.

Je suis embarrassée. Où mettre cela ? Je n'ai pas de poche. Si je le laisse sous ma couverture, je ne le retrouverai plus le soir au retour du travail. Je regarde la brosse à dents, le tube neuf, la chemise propre. Des objets dont j'ai besoin, qui sont de trop. Ils font partie d'une vie abolie. La vie où on se lave les dents. Et comment partager ? Nous partageons tout. Mais Esther guette le plaisir sur mon visage.

« Merci, Esther. Tu es gentille.

– Si je rentre plus tôt un soir et que tu ne sois pas trop fatiguée, nous pourrions parler un peu. »

Elle me tend la main et s'éloigne. Elle se retourne pour me sourire de ses dents propres, heureuse du plaisir qu'elle m'a fait.

Qui était Esther ? Je ne l'ai jamais revue. Le commando des Effekts passe souvent à la fouille et celles qui n'ont pas réussi à escamoter leur larcin sont envoyées à la colonne disciplinaire ou aux gaz. Cela dépend de l'humeur du SS. J'ai su qu'elle était de Grodno.

BOIRE

Après l'appel, les rangs se transformaient en colonnes pour aller au travail. Alignées sur cinq, il nous suffisait d'un demi-tour sur place pour nous trouver en ordre de marche face au portail, prêtes à partir. Cela n'allait pas si vite. Il fallait encore attendre, piétiner. Les kapos s'affairaient pour former leurs commandos. Elles nous comptaient cinq par cinq et, à la centaine, elles coupaient la colonne. Chaque kapo découpait sa tranche de main-d'œuvre. C'est ainsi que, ce matin-là, la coupure s'était faite au milieu de notre groupe et que les unes avaient travaillé sur un chantier de démolition tandis que les autres étaient ailleurs. Le soir, quand l'appel nous a réunies, Carmen m'a dit : « Demain, nous y retournerons. J'ai bien regardé la kapo, je la reconnâtrai. Surtout, reste près de nous. Fais bien attention de ne pas être coupée. Il y a de l'eau. »

J'avais soif depuis des jours et des jours, soif à en perdre la raison, soif à ne plus pouvoir manger, parce que je n'avais pas de salive dans la bouche, soif à ne plus pouvoir parler, parce qu'on ne peut pas parler quand on n'a pas de salive dans la bouche. Mes lèvres étaient déchirées, mes gencives gonflées, ma langue un bout de bois. Mes gencives gonflées et ma langue gonflée m'empêchaient de fermer la bouche, et je gardais la bouche ouverte comme une égarée, avec, comme une égarée, les pupilles dilatées, les yeux hagards. Du moins, c'est ce que m'ont dit les autres, après. Elles croyaient que j'étais devenue folle. Je n'entendais rien, je ne voyais rien. Elles croyaient même que j'étais devenue aveugle. J'ai mis longtemps à leur expliquer plus tard que je n'étais pas aveugle mais que je ne voyais rien. Tous mes sens étaient abolis par la soif.

Carmen, dans l'espoir de voir revenir à mon regard une lueur d'intelligence, a dû me répéter plusieurs fois : « Il y a de l'eau. Demain, tu boiras. »

La nuit a été interminable. C'était atroce, ce que j'avais soif, la nuit, et je me demande encore comment j'ai vécu jusqu'au bout de cette nuit-là.

Le matin, accrochée à mes camarades, toujours muette, hagarde, perdue, je me suis laissé guider – c'étaient surtout elles qui veillaient à ne pas me perdre, car pour moi, je n'avais plus le moindre réflexe et sans elles j'aurais aussi bien buté dans un SS que dans un tas de briques, ou bien je ne me serais pas mise en rang, je me serais fait tuer. Seule l'idée de l'eau me tenait en éveil. J'en cherchais partout. La vue d'une flaque, d'une coulée de boue un peu liquide, me faisait perdre la tête et elles me retenaient parce que je voulais me jeter sur cette flaque ou sur cette boue. Je l'aurais fait à la gueule des chiens.

Le chemin était long. Il me semblait que nous n'y arriverions jamais. Je ne demandais rien, puisque je ne pouvais pas parler. Il y avait longtemps que je n'essayais même plus de former des mots avec mes lèvres. Sans doute mes yeux questionnaient-ils anxieusement ; elles me rassuraient sans cesse. « N'aie pas peur. C'est bien le bon commando. Il y a de l'eau, c'est vrai. Tu peux le croire. »

Nous y sommes enfin arrivées. C'était une pépinière. « On plante des arbres. Des petits. Quand un arbre est planté, on l'arrose. On lui donne un plein arrosoir d'eau », expliquaient celles qui y étaient venues la veille. En effet, il y avait une rangée d'arrosoirs, près d'un puits. J'ai tout de suite voulu m'élancer, quitter le rang. Viva m'a prise solidement par le bras. « Attends que la kapo ait fini de compter. » Le comptage terminé, la kapo a distribué les équipes. Je n'étais pas aux arrosoirs, ni aucune de mes camarades. Nous devons transporter les arbustes auprès des hommes qui plantaient. J'étais désespérée. Pendant que chacune s'efforçait de me reconforter, Carmen prenait les choses en main. « Écoute-moi. Reste tranquillement près de Lulu. Sois sage, bien tranquille. » Elle me parlait comme à une malade, doucement. « Travaille. Tiens, prends ça. » Elle me mettait dans la main, comme un rameau, un arbuste à la tige fragile. « C'est un Polonais qui tire l'eau du puits. Je l'ai reconnu, c'est le même qu'hier. Il remplit les arrosoirs. Nous avons apporté un pain entier, tu vois ? En échange du pain, je lui demanderai de mettre de l'eau là-bas, derrière le tas d'arbres. Ne bouge pas. Aussitôt que ce sera prêt, je ferai signe. Non, ne bouge pas. Je reviens. Je reviens, tout de suite. » Heureusement, nous n'étions pas dans un endroit plat et dénudé. Il y avait des recoins et des détours, ici une remise à outils, là un hangar à bois, de sorte que nous n'étions pas toujours sous les yeux des kapos et des SS. Soutenue par Viva, entourée et cachée par les autres, je faisais semblant de travailler. Allant et venant avec elles, un arbuste à la main, je n'avais pas la force de me baisser pour déposer l'arbuste près d'un sillon où un Polonais le prenait pour le planter. Je tenais à peine debout et je ne savais pas ce que je faisais. Je crois même que je n'avais plus la sensation d'avoir soif. Inconsciente, hébétée, je ne sentais, je ne percevais plus rien.

Carmen est revenue. Elle et Viva, après s'être assurées que le champ était libre, m'ont prise chacune par un bras et m'ont emmenée dans une encoignure formée par un pan de mur et le tas des arbustes que nous devons transporter. « Voilà ! » a dit Carmen en me montrant le seau d'eau. C'était un seau de zinc, de ceux dont on se sert à la campagne pour tirer l'eau d'un puits. Un grand seau. Il était plein. J'ai lâché Carmen et Viva et je me suis jetée sur le seau d'eau. Jetée, pour de bon. Je me suis agenouillée près du seau et j'ai bu comme boit un cheval, en mettant le nez dans l'eau, en y mettant toute la figure. Je

ne saurais pas dire si l'eau était froide – elle devait l'être, fraîche tirée, et c'était au début de mars – et je ne sentais ni le froid ni le mouillé sur mon visage. Je buvais, je buvais à en perdre la respiration et j'étais obligée de sortir mes narines de l'eau de temps en temps pour prendre de l'air. Je le faisais sans cesser de boire. Je buvais sans penser à rien, sans penser au risque de devoir m'arrêter, d'être battue, si une kapo survenait. Je buvais. Carmen, qui faisait le guet, a dit : « Assez, maintenant. » J'avais bu la moitié du seau. J'ai fait une petite pause, sans lâcher le seau que je tenais embrassé. « Viens, a dit Carmen, c'est assez. » Sans répondre – j'aurais pu faire un geste, un mouvement – sans bouger, j'ai replongé la tête dans le seau. J'ai bu et bu encore. Comme un cheval, non comme un chien. Un chien lape d'une langue agile. Il creuse sa langue en cuillère pour transporter le liquide. Un cheval boit. L'eau diminuait. J'ai incliné le seau pour boire le fond. Presque couchée par terre, j'ai aspiré jusqu'à la dernière goutte, sans en répandre une seule. J'aurais encore voulu lécher le bord du seau. Ma langue était trop raide. Trop raide aussi pour lécher mes lèvres. Avec ma main, j'ai essuyé mon visage et j'ai essuyé ma main sur mes lèvres. « Cette fois, viens », a dit Carmen, « le Polonais réclame le seau », et elle faisait des signes à quelqu'un derrière elle. Je ne voulais pas lâcher mon seau. Je ne pouvais pas bouger tant mon ventre était lourd. Il était comme quelque chose d'indépendant, un poids ou un paquet, qui aurait été accroché à mon squelette. J'étais très maigre. Il y avait des jours et des jours que je ne mangeais pas mon pain, parce que je ne pouvais rien avaler, sans salive dans la bouche, des jours et des jours que je ne pouvais pas manger ma soupe, même quand elle était assez liquide, parce que la soupe était salée et c'était comme du feu sur les aphtes qui saignaient dans ma bouche. J'avais bu. Je n'avais plus soif, sans en être encore sûre. J'avais tout bu, tout le seau d'eau. Oui, comme un cheval.

Carmen a appelé Viva. Elles m'ont aidée à me relever. Mon ventre était énorme. Et tout à coup, j'ai senti la vie revenir en moi. C'était comme si je reprenais conscience de mon sang qui circulait, de mes poumons qui respiraient, de mon cœur qui battait. J'étais en vie. La salive revenait dans ma bouche. La brûlure à mes paupières se calmait. On a les yeux qui brûlent quand les glandes lacrymales sont asséchées. Mes oreilles entendaient de nouveau. Je vivais.

Viva m'a reconduite auprès des autres pendant que Carmen rapportait le seau. À mesure que ma bouche se réhumectait, je recouvrais la vue. Ma tête redevenait légère. Je pouvais la tenir droite. Je voyais Lulu qui me regardait avec inquiétude, qui regardait mon énorme ventre et je l'entendais dire à Viva : « Vous n'auriez peut-être pas dû lui en laisser boire tant. » Je sentais de la salive se former dans ma bouche. Je sentais que la parole me revenait. Mouvoir mes lèvres

restait difficile. Enfin j'ai pu dire, d'une voix qui était étrange parce que ma langue m'embarrassait encore, qu'elle reprenait à peine sa souplesse, enfin j'ai pu dire : « Je n'ai plus soif. » – « Était-elle bonne, au moins, cette eau ? » a demandé quelqu'un. Je n'ai pas répondu. Je n'avais pas senti le goût de l'eau. J'avais bu.

« Nous tâcherons de revenir demain », a dit Lulu. – « Il faudra garder du pain, ce soir », a ajouté Cécile.

Le lendemain, désorientées par la bousculade qui succédait à l'appel, nous n'avons pas réussi à nous glisser dans le commando de la pépinière. Cela n'avait plus d'importance. J'étais guérie.

Il y a des gens qui disent : « J'ai soif. » Ils entrent dans un café et ils commandent une bière.

Yvonne Picard est morte
qui avait de si jolis seins.
Yvonne Blech est morte
qui avait les yeux en amande
et des mains qui disaient si bien.
Mounette est morte
qui avait un si joli teint
une bouche toute gourmande
et un rire si argentin.
Aurore est morte
qui avait des yeux couleur de mauve.

Tant de beauté tant de jeunesse
tant d'ardeur tant de promesses...
Toutes un courage des temps romains.

Et Yvette aussi est morte
qui n'était ni jolie ni rien
et courageuse comme aucune autre.
Et toi Viva
et moi Charlotte
dans pas longtemps nous serons mortes
nous qui n'avons plus rien de bien.

LE RUISSEAU

C'est drôle, je ne me rappelle rien de ce jour-là. Rien que le ruisseau. Comme les jours étaient pareils, d'une monotonie seule rompue par les grandes punitions, les grands appels, comme les jours étaient pareils, il est certain que nous avons eu l'appel, qu'après l'appel les colonnes de travail se sont formées, que j'ai pris garde de me trouver dans la même colonne que celles de mon groupe, qu'ensuite, après une longue attente, la colonne a franchi le portail et que les SS de la guérite ont compté les rangées au passage. Mais après ? La colonne a-t-elle pris à droite ou à gauche ? À droite vers les marais, ou à gauche vers les démolitions ou les silos ? Combien de temps avons-nous marché ? Je ne sais pas. Et quel travail avons-nous fait ? Je ne le sais pas non plus. Je me souviens de la chef de colonne parce que son souvenir est étroitement lié au ruisseau. C'était une politique allemande, qui hurlait sans jamais reprendre souffle. Ce que cette femme pouvait hurler... Elle hurlait sans raison visible, elle hurlait en s'agitant, de la tête, des mains, du bâton et elle frappait à tort et à travers, puis cessait de s'agiter tout en continuant à hurler – des ordres incompréhensibles et inexécutables – puis nous ordonnait de chanter en marchant. On disait que c'était une ancienne socialiste et qu'elle était arrivée à Birkenau après avoir passé par tous les camps et toutes les prisons depuis l'avènement de Hitler, qu'elle était incarcérée depuis sept ou huit ans. Il y avait bien de quoi devenir folle. Peut-être avait-elle pris le pli de crier pour donner le change et mériter son rang de kapo. Quand elle agitait son bâton, elle tapait le plus souvent à côté ; en tout cas, elle laissait le temps d'esquiver le coup. Je ne peux vraiment plus me rappeler quel travail nous avons fait ce jour-là. Je ne me souviens que du ruisseau. Son souvenir a aboli toutes les autres impressions de ce jour-là. Pour reconstituer, il faut que je m'applique à réfléchir.

Puisque c'était au début d'avril – ce que je sais par un calcul : c'est soixante-sept jours après notre arrivée, et nous sommes arrivées le 27 janvier –, soixante-dix des nôtres étaient encore en vie. C'est aussi un compte que j'ai fait à cette époque et ma mémoire en est très sûre. Mais nous ne devions pas être soixante-dix au ruisseau ce jour-là puisque, des survivantes, la plupart étaient au révir avec le typhus. Yvonne Picard était déjà morte, Yvonne Blech aussi, Viva pas encore ; elle n'est morte qu'en juillet. J'étais donc avec mon petit groupe : Viva, Carmen, Lulu, Mado. Elles sont entrées aussi au révir quand elles ont eu le typhus, mais plus tard. En avril, nous étions toutes les cinq dans le camp. Nous allions toujours au travail ensemble. Nous étions toujours ensemble à l'appel, nous marchions toujours en nous donnant

le bras toutes les cinq. Donc, il est certain que ce jour-là j'étais avec elles. Alors que je les vois nettement dans tous les endroits où nous avons travaillé, je ne les vois pas du tout à côté de moi, le jour du ruisseau. Alors que je vois leurs gestes quand nous bêchions dans le marais, quand nous creusions un fossé, quand nous transportions des mottes de terre gelées ou boueuses sur ces civières qu'on appelait des tragues, quand nous portions des briques ou quand nous poussions des wagonnets chargés de sable, quand nous déblayions des maisons démolies, je ne vois rien d'elles ce jour-là. Je ne sais pas du tout quel travail nous devions faire près de ce ruisseau. Je ne vois que le ruisseau. Dans mon souvenir, et j'ai beau solliciter ma mémoire, il n'y a que le ruisseau et moi. Ce qui est faux, absolument faux. Personne là-bas n'a jamais été seule à moins d'être au cachot et je ne connais personne qui y ait été enfermé. Personne d'entre nous, je veux dire.

Simplement parce qu'il n'a pu en être autrement, la colonne conduite par la kapo allemande à demi folle est arrivée sur le lieu de travail. La kapo a compté la colonne – certainement puisque cela se faisait toujours –, nous avons pris des outils. Mais lesquels et pour faire quoi ? Nous nous sommes mises au travail. Avec des bêches ? Avec des pelles, ou nos mains nues comme pour les rails et les briques ? Je ne me rappelle que la lumière de ce jour-là, parce que le souvenir de cette lumière est associé à celui du ruisseau. Il y a eu – c'était toujours ainsi – un coup de sifflet pour la pause de midi, la mise en rangs et la queue devant les bidons de soupe : Avons-nous mangé la soupe debout, ou assises ? Je ne sais pas. Assises, peut-être, puisqu'il faisait beau. Mais assises sur quoi ? Si nous avions travaillé sur un chantier de démolition, nous aurions trouvé de vieilles portes ou de vieilles planches pour nous asseoir. Il faisait beau, mais pas assez chaud pour s'asseoir sur l'herbe. D'ailleurs, y avait-il de l'herbe ? Probablement, puisque c'était près d'un ruisseau. Ce devait donc être dans un champ. Après la soupe – et là mon souvenir est très exact –, la kapo a crié : « Maintenant, si vous voulez, vous pouvez aller vous laver au ruisseau. » Mon souvenir est sûr. Je ne vois pourtant pas avec qui je me suis dirigée vers le ruisseau. Et il est impossible que j'y sois allée seule. Avec qui étais-je ? Vraiment, je ne sais pas. Nous restions toujours au moins deux par deux, deux qui ne se séparaient jamais. Nous y sommes certainement allées toutes les cinq ensemble, et en parlant, nous parlions toujours. Je ne vois pas les autres, je ne vois pas Viva qui m'aidait toujours à marcher. C'est toute seule que je me souviens être descendue au bord du ruisseau. C'était au mois d'avril. Je pourrais dire la date exacte puisque c'était le soixante-septième jour de notre arrivée et que nous avons pris beaucoup de peine à compter ainsi les jours à partir de l'arrivée qui était le mercredi 27 janvier, pour essayer au moins de nous rappeler les dates. Les dates ? Quelles

dates et quelle importance cela avait-il que ce soit vendredi ou samedi, l'anniversaire de ceci ou de cela ? Les dates qu'il fallait se rappeler, c'était la mort d'Yvonne ou la mort de Suzanne, la mort de Rosette ou celle de Marcelle. Nous voulions toujours être en mesure de dire : « Une telle est morte le... » quand on nous le demanderait si jamais nous revenions. Aussi tenions-nous un compte scrupuleux des jours. Il y avait de longues discussions entre nous quand nous n'étions pas d'accord sur le compte. Mais il me semble que notre compte était juste. Nous vérifiions constamment : « Non, les chiens, c'était avant-hier, pas hier. » Le dimanche, les colonnes ne sortaient pas du camp. Cela donnait un repère et permettait de rétablir le compte quand nous avions perdu le fil des jours.

Je suis arrivée au bord du ruisseau. Il n'y avait pas longtemps que son eau avait repris mouvement. Je crois même que c'était la première fois que nous voyions l'eau de ce ruisseau. C'est sans doute parce qu'il avait été gelé jusque-là que nous n'y avons pas prêté attention. Sinon, pendant toutes ces semaines où j'ai eu si soif, je l'aurais vu. Il courait sur des cailloux, entre deux rives herbues. Oui, maintenant, je me souviens de l'herbe. De l'herbe vilaine et, ici et là, un arbuste dont les bourgeons avaient éclaté.

Ce qui m'étonne, quand j'y pense maintenant, c'est que l'air était léger, clair, mais qu'on ne sentait absolument rien. Ce devait donc être assez loin des crématoires. Ou bien le vent allait dans une autre direction, ce jour-là. De toute manière, l'odeur des crématoires, nous ne la sentions plus. Oui, ce qui m'étonne, c'est que l'air n'ait pas eu la moindre odeur de printemps. Pourtant, des bourgeons, de l'herbe, de l'eau, cela doit bien sentir quelque chose. Non, aucune odeur dans mon souvenir. Il est vrai que je ne me rappelle pas non plus mon odeur, quand j'ai retroussé ma robe. Ce qui montre bien que mes narines étaient encrassées par notre propre puanteur et qu'elles ne sentaient plus rien du tout.

Je suis descendue avec précaution au bord du ruisseau et j'ai réfléchi à la manière dont je devrais m'y prendre, ajuster et coordonner mes gestes, afin de ne pas perdre une seconde. La pause était courte et il fallait en tirer le meilleur parti. La berge n'était pas glissante, mais je ne voulais pas risquer de mouiller mes chaussures, il y avait vraiment trop peu de temps qu'elles étaient sèches pour la première fois. Ce qui veut dire que ce ruisseau n'était pas dans le marais, car le marais, au mois d'avril, était dégelé et ce n'était plus qu'un champ de boue. D'ailleurs, je me souviens très bien de l'herbe, maintenant, et dans le marais, il n'y avait pas d'herbe.

J'ai calculé que je pourrais me laver la figure tout en ayant les pieds dans l'eau, ce qui avancerait ensuite le lavage des pieds. Je me suis donc assise sur l'herbe du talus et j'ai ôté mes chaussures que j'ai

posées sous ma jaquette, par prudence. Ce qui veut encore dire que Viva ni aucune de mon groupe n'était tout à fait près de moi, car nous aurions mis nos chaussures ensemble. J'avais ôté ma jaquette, mon foulard – pour me laver la figure et les oreilles – mais il ne fallait pas songer à enlever la robe pour se laver le cou et les bras. Il faisait clair, il y avait même du soleil, mais il ne faisait pas chaud. Après avoir rangé chaussures, jaquette et foulard, j'ai enlevé mes bas. Je ne les avais pas enlevés depuis l'arrivée, depuis soixante-sept jours. Je les ai retirés en les retournant. À la pointe du pied, j'ai senti une résistance. Les bas étaient collés. J'ai tiré un peu fort et les bas sont venus, à l'envers, avec un drôle de dessin au bout. J'ai regardé ce dessin qui était vraiment curieux. J'ai regardé mes pieds. Ils étaient noirs de crasse, et, au bout, d'un noir particulier, plutôt violet, avec des épaisseurs séchées aux orteils et mes orteils étaient bizarrement déguisés ; sauf les deux gros, ils avaient perdu leur ongle et c'étaient les ongles qui, détachés et collés aux bas, y faisaient ce curieux dessin. Naturellement, je n'avais pas le temps de méditer sur ce détail. Il fallait ne pas perdre une minute pour me laver. Après, j'ai compris que mes orteils avaient dû geler. Ou bien ce sont les autres qui m'ont donné cette explication quand je leur ai raconté mon étonnement. Voir ses ongles de pied incrustés dans ses bas, je vous assure que c'est étonnant.

Voyons, la figure, les pieds, les jambes. Il faudrait aussi se laver le derrière. J'ai enlevé ma culotte et je l'ai posée sur le tas formé par la jaquette, le foulard et les chaussures. Ma culotte devait être puante. C'est aussi la première fois que je l'enlevais tout à fait depuis soixante-sept jours. Mais non, vraiment, je n'ai rien senti. C'est mystérieux, l'odorat. Il y avait longtemps que j'étais rentrée, et je prenais alors au moins deux bains chaque jour – une vraie manie – en me frottant avec un bon savon, il y avait des semaines que j'étais rentrée, que je sentais toujours sur moi l'odeur du camp, une odeur de purin et de charogne. Et ce jour-là, près du ruisseau, j'ai ôté ma culotte empesée par la diarrhée séchée – si vous croyez qu'il y avait du papier ou quoi que ce soit, avant que l'herbe repousse... – et je n'ai pas été écœurée par l'odeur.

Je suis descendue dans l'eau. Elle était froide et j'en ai été saisie. Elle venait à peine au-dessus des chevilles et c'était un surprenant contact, le contact de l'eau sur la peau.

Maintenant, je commence par où ? La figure ou le derrière ? Vite, prenant de l'eau à pleines mains, en me penchant bien pour ne pas mouiller ma robe dont j'avais déboutonné le col, je me suis passé de l'eau sur la figure. D'abord doucement, parce que cette sensation de l'eau sur le visage était si nouvelle, si merveilleuse, mais je me suis vite reprise. Il n'y avait pas de temps à perdre, et je me suis mise à

frotter vigoureusement, surtout derrière les oreilles. Pourquoi les mères insistent-elles tant sur les oreilles ? Ce n'est pas plus sale qu'autre chose.

À quoi pouvais-je bien penser tout en essayant de nettoyer ma peau morceau par morceau ? À la dernière douche que j'avais prise, le jour de l'arrivée ? Après nous avoir tondues, on nous avait fait passer à la douche. J'avais encore mon savon et ma serviette éponge. Le reste, il avait fallu le laisser dans les valises, à l'entrée de la baraque. Quand on nous avait ordonné de nous déshabiller entièrement, de mettre toutes nos affaires dans nos valises sans rien garder, j'avais vidé sur ma gorge un petit flacon de parfum qu'une amie avait glissé dans un colis, l'un des derniers colis que j'avais reçus avant le départ. Jusqu'au départ, j'avais économisé ce parfum, au point de me contenter parfois de déboucher le flacon et d'en aspirer l'arôme, le soir avant de m'endormir. Toute nue au milieu des autres, j'avais regardé tendrement le flacon – Orgueil, de Lelong ; quel beau nom pour un parfum, ce jour-là – et j'avais versé lentement tout l'Orgueil entre mes seins. Ensuite, sous la douche, j'avais pris garde de ne pas savonner la coulée du parfum pour en conserver la trace. Je ne crois pas qu'elle ait résisté longtemps, cette trace odorante. Il est vrai que, je viens de le dire, notre odorat s'est très vite obscurci. J'avais entrepris de me laver soigneusement, mais une kapo avait crié pour presser le mouvement et l'eau s'était tarie. J'étais entrée dans l'étuve où étaient déjà Viva, Yvonne et les autres, à moitié rincée. Cela les avait fait rire. Le dernier rire qui ait retenti parmi nous. « Ce que tu sens bon ! » avait dit l'une. « Laisse-moi m'asseoir près de toi un instant. De bonnes odeurs, nous n'en humerons plus. » Ce devait être une Tourangelle, elle s'exprimait très bien. « Humérons », le mot est resté dans ma mémoire, avec la voix de celle qui l'a prononcé, mais je ne sais plus qui c'était et je ne revois plus son visage.

Donc, ce jour-là, au ruisseau, je devais penser à cette dernière douche et aussi peut-être au plaisir qu'il y a à plonger dans une douce eau tiède. Ou bien à toutes celles qui étaient mortes depuis notre arrivée sans s'être passé de l'eau sur le visage. Mais tout cela n'est que souvenir rapporté. Je ne pensais à rien, à rien qu'au ruisseau et toute ma réflexion était concentrée sur ce que j'avais à faire pour me laver, pour me décrasser le plus possible et le plus vite possible. Je frottais vite et ferme, heureusement sans moyen de vérifier le résultat. Cela m'aurait découragée. Assez pour la figure, le temps passe. C'est bien la seule fois, là-bas, où j'aurais voulu étirer un peu le temps. Il fallait donc considérer que, pour la figure, cela suffisait. J'ai alors retroussé ma robe et l'ai roulée autour de ma taille, en la retenant avec mes coudes, pour m'accroupir au-dessus de l'eau. Je commençais à avoir froid aux pieds et j'essayais de les frotter sur le fond de gravier. J'y ai

vite renoncé, je perdais l'équilibre. Ma robe relevée, j'ai à peine senti du bout de mes doigts comme mes os saillaient aux hanches tant j'avais maigri. J'étais bien trop pressée pour m'arrêter à cela. Prenant encore de l'eau dans mes paumes, j'ai commencé à frotter. Les poils du pubis, qui avaient été rasés à l'arrivée, avaient repoussé. Ils étaient tout collés par la diarrhée et j'avais beaucoup de mal à les démêler. Si j'avais pu les rendre à leur longueur et à leur frisure, j'aurais eu une vraie sensation de propre, mais il aurait fallu tremper des heures. Je frottais, frottais à me griffer, sans parvenir à ce que je voulais. C'était rebutant. Et cette eau était froide ! Elle me glaçait le ventre. Il était temps d'attaquer un autre endroit. D'ailleurs, ce que je frottais, je ne le voyais pas, tandis que je voyais mes cuisses et mes jambes, mes pieds, noirs de crasse. Mes pieds, dans la transparence de l'eau où ils baignaient depuis un moment pourtant, n'avaient pas changé de couleur.

Pour le visage, pour le derrière, j'y avais bien pensé mais je ne m'étais pas décidée à prendre une poignée de sable en guise de savon. Aux cuisses et aux jambes, la peau est plus dure. La main pleine de terre mouillée, je commence à frotter la cuisse droite, juste au-dessus du genou. La peau éclaircissait un peu, rougissait. Oui, vraiment, il me semblait que cela éclaircissait. Je frottais avec toute mon énergie, surtout au genou. Il m'a fallu frotter ailleurs quand j'ai vu perler des gouttelettes de sang. Je frottais trop fort et le sable était trop gros. J'allais entreprendre l'autre genou, lorsque la kapo a sifflé. En rangs ! La pause était finie. Vite, j'ai renfilé ma culotte, égoutté mes pieds sur l'herbe, remis mes bas et mes ongles, mes chaussures. J'ai attrapé ma jaquette et mon foulard pour rejoindre les rangs. C'est-à-dire que c'est ainsi que cela a dû se passer car je ne m'en souviens pas du tout. Je ne me souviens que du ruisseau.

C'est la dernière fois que je verrai Viva. J'ai de la mort une connaissance si exacte que je pourrais dire à quelle heure mourra Viva. Avant demain matin.

C'est la dernière fois que je viendrai voir Viva au révir de Birkenau. Il faut que ce soit Viva pour que j'aie le cœur de retourner là-haut.

C'est la dernière fois que je verrai Viva.

Sans ses boucles, je ne l'aurais pas reconnue. Que ses cheveux ont poussé ! Comme elle aura souffert longtemps, Viva.

Elle est là, sans vie déjà, sur les planches nues. Les planches puantes qui ont mis l'os à vif, à la pointe de son épaule. Elle avait de belles épaules, Viva.

Sans ses cheveux, je ne l'aurais pas reconnue. La peau collée aux maxillaires, la peau collée aux orbites, la peau collée aux pommettes. Viva a la mort sur le visage. Elle fait la peau fine, la mort. Fine et tendue, et d'une étrange transparence.

Je dis doucement : « Viva. » Viva ne m'entend plus, ne me voit plus. Je prends sa main sans qu'en elle rien réponde, le plus petit tressaillement. Sa main est froide. La mort a déjà saisi sa main. Son pouls est loin, loin. La mort montera de sa main à ses yeux. D'ici demain matin.

Demain matin, devant les rangs de l'appel, Viva passera sur la petite civière, avec les pieds qui dépassent, et la tête qui pend entre les brancards de la petite civière. Et peut-être que l'une de celles qui sont debout dans les rangs de l'appel et qui sait que son tour est inscrit pour passer sur la petite civière, peut-être que l'une d'elles dira en voyant les belles boucles noires de Viva : « Elle a tenu longtemps, celle-là. » Tout un hiver, tout un printemps.

Oui, elle aura lutté longtemps, Viva. Elle m'aura aidée longtemps.

C'est la dernière fois que je verrai Viva.

Aucune larme ne m'est venue. Il y a longtemps, longtemps que je n'ai plus de larmes.

LILY

« Lily n'est pas là ? Où est Lily ? » demandaient celles qui avaient passé la matinée aux champs.

Les autres leur faisaient signe de baisser la voix en montrant Eva.

« Ils sont venus la chercher au laboratoire.

– Ils étaient deux.

– On prend quand même sa soupe ?

– Sa cousine s'en est occupée. »

Eva était assise. Elle mangeait. Elle ne regardait rien. Et nous ne la regardions pas. À côté d'elle, la place de Lily était vide. Le tabouret, le bois nu de la table, l'écuelle avec la soupe qui refroidissait. On avait servi Lily. Personne ne regardait la soupe déjà épaissie dans l'écuelle. Personne ne regardait Eva qui mangeait posément, plus calme qu'à l'habitude peut-être.

Tout le monde avait fini de manger. On débarrassait. À la table de Lily et d'Eva, celle qui ramassait les écuelles avait sauté la place de Lily et laissait la soupe refroidie, comme si elle ne la voyait pas.

Au sifflet, on sortait du réfectoire. On formait les rangs pour retourner au travail. Personne ne s'approchait d'Eva, personne ne lui parlait. Lui parler eût semblé une de ces marques de sympathie qu'on donne dans le malheur.

Deux SS étaient venus chercher Lily le matin. Elle était debout devant une balance. Elle pesait de la terre dans des godets et écrivait le poids de chaque godet sur une feuille. Les SS avaient appelé son nom haut, du seuil de la pièce. Elle s'était arrêtée de peser, avait inscrit encore un chiffre et avait demandé : « Moi ? » en allemand. Lily parlait très bien l'allemand.

« Komme ! avait dit l'un des SS.

– Maintenant ?

– Ja. Schnell ! »

Oui, toi, vite. Lily avait ôté sa blouse. Une camarade l'avait aidée. C'était une blouse de laborantine à boutonnage dans le dos. Le matin, il fallait s'aider l'une l'autre à boutonner tous ces boutons, le long du dos et le soir s'aider à les défaire. Lily avait ôté sa blouse. Dessous, sa robe rayée était propre, bien ajustée, un peu courte même. Lily avait vingt ans. Sa coquetterie résistait à la captivité. Elle avait recoupé la robe rayée.

Les SS étaient pressés mais ils n'avaient aucune brutalité. D'être dans un laboratoire où tout leur apparaissait scientifique et compliqué, de voir ces chimistes en blouse blanche, aux gestes précis, le silence, l'atmosphère sérieuse, leur faisaient impression. Lily ne se hâtait pas. Comme elle parle allemand, elle demande aux SS où et

pourquoi ils l'emmènent. L'un sort un papier plié de la petite poche extérieure de sa vareuse, regarde l'autre pour avoir son approbation (« On lui dit ? ») et répond : « Politische Abteilung » (Département politique, c'était la police, la Gestapo). Lily prend prétexte d'aller aux cabinets pour avertir sa cousine qui dessinait dans une pièce voisine. Eva était déjà prévenue. L'une des chimistes aux gestes, à la démarche étudiés, avait déjà porté une éprouvette au bureau d'Eva. Eva savait donc et se demandait. Pourquoi appelait-on Lily à la police ? Chacune se demandait.

Lily s'en va après un bref au revoir. Des fenêtres, nous la voyons aller, droite entre les deux SS. Elle était en robe. C'était l'été. L'été on ne portait pas la veste. La route était ensoleillée. Nous la regardons aussi longtemps que nous pouvons la voir, droite entre les deux SS, et sachant peut-être pourquoi on l'appelait. Nous, nous ne savions pas et nous nous demandions. On ne devait pas être appelé à la police pour rien. Au vrai, nous ne savions pas pourquoi quelqu'un pouvait être appelé à la police. Lily était la première.

Nous la voyions marcher entre les deux SS. Nous voyions ses cheveux noirs brillants, rasés depuis peu (Lily était juive. Les juives étaient rasées souvent), ses cheveux qui repoussaient noirs et brillants, comme le poil brillant d'un chien. Ses cheveux poussaient bas sur la nuque et ils étaient aussi longs sur la nuque que sur le crâne. Lily les laissait, ne les égalisait pas. Lorsqu'on a eu les cheveux rasés plusieurs fois, on ne veut plus jamais les couper, même pour dégager le cou.

Lily marchait entre les deux SS. Elle savait peut-être. Les deux SS ne savaient pas.

À tour de rôle, toujours avec une coupelle ou un tube d'essai à la main, nous allions voir Eva à sa table à dessin. Eva faisait de très jolis dessins : des planches coloriées à l'aquarelle avec les différents types de feuilles et de fleurs, et les différents types de racines, les caractéristiques marquées par de petites flèches qui renvoyaient à une explication écrite fin à l'encre de Chine sur le bord de la planche. Quand Herr Doktor, le chef SS du laboratoire, n'était pas là, Eva dessinait de vraies fleurs, de vrais feuillages, des oiseaux et des maisons. Elle faisait aussi des portraits. Plus tard, chacune se souvint que ce jour-là elle avait pensé : heureusement qu'Eva a fait un portrait de Lily. Mais ce jour-là nous ne savions pas.

À midi, Lily n'était pas revenue. Le soir non plus. Entre nous, nous disions : « Ils l'interrogent. » Les interrogatoires durent longtemps. Aucune ne disait ce qu'elle pensait au fond d'elle-même, qu'elle n'osait exprimer et qu'elle se reprochait de penser. Aussi nous parlions beaucoup pour ne pas penser, nous disions nos suppositions. Dès qu'Eva apparaissait, nous nous taisions. Eva se trouvait maintenant encore plus seule et pas seulement parce qu'elle n'avait plus Lily. Mais

comment parler à Eva ? Éviter de prononcer le nom de Lily n'était pas naturel, le prononcer c'était montrer ses appréhensions et peut-être Eva était-elle aussi calme qu'en apparence, alors pourquoi lui donner de l'inquiétude ? Nous savions aussi que c'était par lâcheté que nous nous donnions cette raison-là. Eva ne pouvait pas être calme. Elle nous a dit plus tard que la première nuit elle n'avait pas dormi. Son lit et celui de Lily se touchaient dans le dortoir. Eva, aux aguets, avait attendu, espérant reconnaître dans les bruits de la nuit, le pas des SS qui ramèneraient Lily après l'interrogatoire. Ni la seconde nuit, où elle n'espérait plus entendre Lily revenir.

Le lendemain, nous évitions toujours Eva. À midi, la place de Lily était toujours inoccupée, mais son écuelle n'avait pas été remplie. Mieux valait garder sa soupe au chaud.

... De ma table, je voyais Lily de dos, sa nuque aux cheveux drus, noirs et lisses comme le poil d'un chien, sur le col de sa robe. Même quand elle n'était pas là, son tabouret inoccupé, il me semblait qu'elle était à sa place, avec son dos appliqué, sa nuque de garçon à qui les parents ne donnent pas de sous pour aller chez le coiffeur, et les cheveux qui repoussent, couchés, lisses et raides ainsi qu'aux petits campagnards.

Ce n'est que le troisième jour que nous avons su. Nous sommes toutes allées vers Eva. Nous l'avons embrassée. Nous n'avons pas pu lui parler. Eva ne pleurait pas. Elle avait le visage défait, le regard plus traqué encore qu'auparavant. Lily était la seule parente qui lui restait. Toute sa famille avait été gazée. Toute la petite ville de Slovaquie avait été gazée. Alors, les autres, à table, s'étaient espacées. On avait retiré le tabouret et on ne voyait plus qu'il manquait Lily.

Nous savions maintenant. Comment l'avons-nous su ? Presque impossible à dire. Par les hommes, sans doute. Pas par Eva en tout cas. Eva n'avait rien dit à personne. Elle n'a plus jamais parlé de Lily à personne. Toutes savaient sans qu'aucune eût rien dit jamais.

Nous travaillions dans un laboratoire à quelques kilomètres du grand camp. Un jour, les savants allemands avaient décidé d'étudier et d'acclimater en Pologne le kok-saghyz qu'ils avaient vu en Ukraine. C'est une espèce de pissenlit dont la racine contient du latex, que les Russes cultivaient industriellement, en tirant du caoutchouc comparable à celui de l'hévéa. La chose intéressait les Allemands. Ils voulaient tenter la culture dans les territoires conquis et ils avaient rapporté de Russie des sacs de semence. Il leur avait fallu, pour la station d'essai d'Auschwitz, des chimistes, des biologistes, des botanistes, des agronomes, des traductrices, des dessinatrices, des laborantines, et ils avaient retiré de Birkenau, le camp de la mort, celles qui appartenaient à ces professions. Pour ces quelques-unes-là – moins d'une centaine – c'était le salut.

Nous y étions bien parce que nous pouvions nous laver, avoir des robes propres, travailler à l'abri. La culture du kok-saghyz ne donnerait pas de résultat avant 1948, la guerre serait finie. Nous étions loin du camp, nous n'en sentions plus l'odeur. Nous ne voyions que la fumée qui montait des fours crématoires. Quelquefois, le feu était si fort que les flammes jaillissaient des cheminées, immenses, jusqu'au ciel. Le soir, cela faisait à l'horizon un rougeoiement de hauts fourneaux. Nous savions que ce n'étaient pas des hauts fourneaux. C'étaient les cheminées des fours crématoires, c'étaient des gens qu'on brûlait. Il était difficile d'être bien et de ne pas penser jour et nuit à tous ces gens qu'on brûlait jour et nuit – par milliers.

Autour du laboratoire, il y avait le jardin où les prisonniers – un commando d'hommes – cultivaient des fleurs et des légumes pour les SS. Des fleurs pour les mariages et les enterrements. Selon que les jardiniers préparaient gerbes ou couronnes, un SS se mariait, un SS était mort. Il y a eu des SS qui sont morts du typhus.

Les hommes, les jardiniers, venaient du camp des hommes, chaque matin, travailler au jardin. Il nous était défendu de leur parler. Naturellement, nous leur parlions. Derrière une serre, en déplaçant des pots, en arrosant nos graines (car la culture expérimentale du kok-saghyz était du domaine du laboratoire, de notre commando), nous réussissions à parler aux hommes. Ils nous apportaient des nouvelles. Les hommes étaient mieux organisés que nous pour les nouvelles. Certaines d'entre nous avaient parmi eux un ami, même un fiancé. Ainsi Lily. Son fiancé était un Polonais. Ils étaient devenus fiancés en échangeant un regard, tandis que l'homme était courbé sur des plantes. Ils étaient devenus fiancés en échangeant quelques mots sans se regarder, sans avoir l'air de parler, le SS pouvait survenir et les surprendre. C'était pour lui, pour son fiancé, que Lily était coquette. Quand elle sortait du laboratoire, ayant passé à son bras un panier de racines qu'elle feignait de porter quelque part, quand elle sortait au jardin après avoir guetté son fiancé par la fenêtre et vu qu'il s'agenouillait près d'un châssis, précisément en bordure de l'allée où elle passerait, Lily mettait sur sa robe un col blanc qu'elle gardait autrement dans sa gorge. Il était interdit de mettre un col blanc sur la robe rayée. Trouver un morceau d'étoffe pour se faire un col, du fil, une aiguille, était une entreprise difficile et compliquée, mais il y avait toute une chaîne entre l'atelier de confection qui se trouvait au camp des hommes – où des prisonnières travaillaient pour les SS – et le laboratoire avec qui le commando de jardinage faisait la liaison.

Quand son fiancé avait apporté quelque chose pour Lily – des cigarettes de sa ration, un concombre volé – il le cachait sous les feuilles de potiron, près du puits. Il y joignait un petit billet. Lily prenait ce que son fiancé avait déposé, le glissait dans le panier, avec

les racines de kok-saghyz, et mettait aussi, sous les feuilles de potiron, un billet que son fiancé viendrait ramasser ensuite. Il était défendu d'écrire aux hommes, défendu d'écrire en général. Mais comment parler, comment se parler, en passant ainsi même plusieurs fois, avec un panier de racines au bras – le panier toujours plein des mêmes racines que chacune qui sortait parler aux hommes prenait et remettait au retour derrière la porte du laboratoire, pour une autre ? Aussi Lily écrivait-elle. C'était à écrire qu'elle passait ses soirées. Et elle était heureuse chaque soir, en écrivant.

Ce jour-là, le fiancé de Lily n'était pas venu. Il avait été envoyé dans un autre commando. Il avait expliqué à un camarade où trouver la lettre de Lily. En franchissant la porte d'entrée du camp, – cette porte surmontée de la devise : « Le travail rend libre » – le soir, au retour du travail, le camarade avait perdu le billet, plié petit, qui avait coulé de son pantalon – pas de la poche, on ne mettait jamais rien dans les poches. Les fouilles commençaient toujours par les poches, évidemment. Un SS avait saisi le papier, avait appelé le camarade, et, à la Politische, on l'avait interrogé. Il avait dit que le billet était à lui. Bien. Et qui était celle qui signait : Lily ? Il n'avait pas voulu le dire. On l'avait battu et battu. Il était aisé aux policiers de rechercher une Lily au laboratoire. Ils l'avaient battu quand même. Puis, tous les hommes avaient été réunis sur la place du camp, devant les cuisines. Le commandant avait annoncé que celui-là serait fusillé, qui avait reçu une lettre d'une « Lily », dans laquelle ils se transmettaient des mots d'ordre politiques – parce que, pour la Gestapo, tout était code, et les mots d'amour traduisaient forcément des mots d'ordre politiques. Alors le fiancé de Lily était sorti du rang pour que le camarade ne soit pas fusillé à sa place. Les deux hommes avaient été mis au cachot. Le lendemain, deux SS venaient chercher Lily. Elle était partie entre les SS, sur la route ensoleillée, sachant peut-être, peut-être ne se doutant pas. Et on les avait fusillés tous les trois.

Dans la lettre de Lily à son fiancé, il y avait cette phrase : « Nous sommes là comme des plantes riches de vie et de sève, comme des plantes qui voudraient pousser et vivre, et je ne peux pas m'empêcher de penser que ces plantes ne doivent pas vivre. »

C'est un des hommes qui travaillaient à la Politische qui nous l'a dit.

L'OURS EN PELUCHE

Les Polonaises avaient décidé qu'il fallait des pois. Un gobelet par personne. Les petites Russes travaillaient justement à l'ensachement de la récolte, il était facile de leur en acheter. En rentrant le soir, elles vidaient leurs chaussures des pois secs qu'elles y avaient cachés – on chaussait grand là-bas. Un gobelet plein contre un morceau de pain.

Naturellement, des pois aux choux. Les Françaises étaient sceptiques... Le jardinier, un Polonais, offrait les choux. Il y aurait ensuite des pommes de terre en sauce. Les pommes de terre seraient volées à la cuisine. Si on trouvait de la betterave rouge, on commencerait par un bortcht. Et de donner la recette du bortcht, comme c'était succulent, surtout avec de la crème. Mais, on avait beau chercher et imaginer toutes les ruses, il n'y aurait pas de crème.

La contribution de chacune avait été fixée, en outre, à deux oignons – qu'on devait aussi acheter aux petites Russes (une autre part de pain à prélever sur la ration) –, un carré de margarine, un paquet de nouilles et deux morceaux de sucre. Les Polonaises se chargeaient de fournir la graine de pavot qu'elles recevraient dans leur colis. Leurs colis arrivaient plus régulièrement que les nôtres. Le repas de Noël ne se concevait pas sans les nouilles au pavot.

Hanka recueillait tout. C'était une responsabilité. Une fouille risquait de faire découvrir et confisquer les provisions, sans préjudice de la punition qui serait infligée au commando entier. Mais Hanka avait quatre années de camp. Elle était maligne.

Il s'agissait de faire un réveillon traditionnel. Un réveillon polonais, puisque les Polonaises étaient les plus nombreuses. Les Russes, quoique nombreuses aussi, n'étaient pas invitées.

Novembre avait été brumeux. Le globe du soleil s'engloutissait chaque jour plus bas, orange, dans le gris de la plaine, sur la ligne indécise du couchant. Avec décembre, le camp s'était recouvert d'une croûte de glace qui brillait au clair de lune, la nuit. Et quand nous sortions pour aller aux toilettes, nous entendions battre du pied, sur la terre glacée, la sentinelle qui faisait les cent pas derrière les barbelés argentés de givre. C'était quelquefois un SS qui se chantait des opéras. À plein gosier, comme s'il avait peur. L'effet était fantastique dans l'immobilité bleue de la nuit. Puis il avait neigé. Aussi bien fallait-il de la neige pour Noël.

La journée finie, chacune, perchée sur son lit, s'affairait à ses cadeaux, cousait, dessinait, brodait, tricotait. Le moindre lambeau de tissu, le moindre brin de laine, étaient le prix de ruses savantes. Pendant ce temps, les derniers soirs, les cuisinières, qui avaient du souci, installaient leurs marmites sur le poêle du laboratoire pour

n'avoir plus qu'à réchauffer les plats, le jour venu, juste avant le repas. Il faisait si froid que la conservation était assurée. Wanda s'occupait du sapin. Elle promettait aussi une surprise.

Et ce fut la veille de Noël.

Nous quittions le travail à quatre heures. Le réveillon commencerait à l'apparition de la première étoile, comme le veut la tradition polonaise. Nous avions peu de temps pour nous faire belles, repasser la robe, en attendant son tour, car il n'y avait qu'un fer et il fallait attendre qu'il chauffe sur le poêle (d'où venait-il, ce fer ?...), se coiffer. Quelques expertes se dévouaient aux mises en plis. « Cécile, c'est à moi après Gilberte. – Non, à moi ! » Nous jouissions de nos cheveux repoussés qui ne permettaient pas encore de bien grosses boucles. Certaines enfilaient des bas de soie de mystérieuse provenance. Extraordinaire, ce que les jambes peuvent être fines et luisantes. Les autres regardaient avec envie. On posait des cols blancs taillés dans le bas des chemises, sur les robes rayées. Des brunes effrangeaient du papier, en faisaient des fleurs qu'elles fixaient à leur chevelure. On avait eu, à l'infirmerie, de la vaseline dont on s'enduisait les paupières. Et, dans le dortoir, on s'énervait comme pour un bal. « Tu as fini avec l'aiguille ? – Qui peut me prêter la brosse ? – Personne n'a vu ma ceinture ? – Dépêchez-vous de nous passer le fer, nous ne l'avons pas encore eu dans notre coin. »

On vint dire que tout était prêt, qu'il fallait se hâter. La première étoile... En un instant, la salle fut pleine.

Nous nous reconnaissons à peine avec les cheveux coiffés, le maquillage. Les chimistes du laboratoire avaient fabriqué du rouge pour les joues et les lèvres, de la poudre. Mais elles n'avaient pu faire qu'une seule teinte et cela nous donnait une impression de gêne, tous ces visages peints de la même manière, du même ton. Les robes rayées en devenaient plus pareilles encore. Nous eûmes soudain le sentiment que nos efforts avaient été vains, et nos préparatifs, et cette excitation pour un vrai réveillon. Nous avions mis à notre toilette autant de soin que pour recevoir des invités. Des invités qui ne venaient pas. Nous nous retrouvions entre nous, avec des visages qui n'étaient pas les nôtres. Un moment de tristesse que des rires secouèrent, un peu forcés.

Les tables du réfectoire, bout à bout, formaient un grand fer à cheval. Les draps des lits, lavés exprès, servaient de nappes, et, sous les nappes, on avait mis du foin – autre rite. Des guirlandes de papier pendaient du plafond. Au milieu de la salle, l'arbre scintillait, couvert d'ouate, orné de boules d'argent en papier à chocolat, de serpentins, de bougies. Le magasin du laboratoire avait été mis à sac. Au pied de l'arbre, des paquets coquettement enveloppés : les cadeaux.

Les tabourets étaient alignés le long des tables, mais il ne fallait pas

s'asseoir avant d'avoir partagé les hosties : des tablettes de pâte à cachet bleue, rose, mauve, blanche, vert pâle, que les Polonaises se présentaient mutuellement. Chacune déchirait un bout à l'hostie de l'autre, le mangeait, et les deux s'embrassaient en disant des vœux qui leur donnaient les larmes, où nous entendions seulement : « Do Domou » – à la maison – les mots qui revenaient toujours. Noël prochain à la maison. À la maison...

Les Françaises n'avaient pas d'hosties. Elles prenaient celles qu'on leur proposait par gentillesse et s'efforçaient de répéter les mots magiques : « Do Domou », « Do Domou » – à la maison. Les Polonaises expliquaient : « Nous partageons l'hostie en symbole. Cela signifie que nous partagerons de même le pain. » Les Françaises accueillaient l'explication avec indulgence. Ce n'était guère le moment de rappeler ce qu'on avait sur le cœur, de l'égoïsme des unes ou des autres.

Les cuisinières se faufilaient entre les groupes et remplissaient les assiettes – la verrerie du laboratoire. Il n'était pas question, un repas de Noël, de manger dans les gamelles. Elles avaient dû finalement renoncer au bortcht et elles en étaient navrées.

On s'embrassait. On n'en finissait pas de s'embrasser et d'échanger hosties et vœux. Chacune avait quatre-vingt-quatorze accolades à donner et à recevoir. Nous – les Françaises – en étions un peu mal à l'aise, parce que les Polonaises embrassaient sur la bouche, à la slave.

Enfin, on prit place. Les pois aux choux étaient froids, mais il y en avait beaucoup. On servit les pommes de terre avec la sauce aux oignons, puis les nouilles, qui, en Pologne, étaient relevées de miel et de noix, me disait ma voisine. L'essentiel était le pavot. Dieu merci, on n'en avait pas manqué. Les nouilles étaient compactes. Peu d'entre nous purent les achever. Il est vrai que nous avions perdu l'habitude de manger à notre appétit.

La surprise de Wanda vint avec le dessert. C'était de la bière, un tonneau entier qu'elle avait « organisé » (volé) à la cuisine des SS. Wanda n'avait pas sa pareille pour organiser. De la bière brune et sucrée.

Ma voisine m'offrit une cigarette en me tendant son étui. Elle avait un étui... Une pression de l'ongle sur le déclic, un geste retrouvé qui me parut le comble du raffinement. Les cigarettes avaient été envoyées par les hommes qui en touchaient.

Le repas s'achevait. La lumière s'éteignit. On ne distingua plus que les points braisés des cigarettes. Puis, une à une, les bougies s'allumèrent. Le sapin se dégagea de l'ombre avec un halo de fantôme. Et le chœur des Polonaises s'éleva.

C'était, à plusieurs voix, un cantique d'une mélodie nostalgique dont nous ne comprenions pas les paroles. La musique, dans l'obscurité où clignotaient les bougies, nous en était étrange et entêtante. Elles

chantaient. Nous glissions dans le rêve. Rêver, un soir de Noël, là-bas. Dans notre rêve, nos souvenirs et nos espoirs devenaient lointains et fragiles. Et nos camarades qui n'avaient pas la chance d'être avec nous dans ce commando privilégié ? Comment passait-on Noël au camp de la mort ? Au camp de la mort, il y avait, depuis la mi-décembre, planté sur la place, un grand sapin couvert de vraie neige. Au faite du sapin, une étoile rouge qu'une ampoule électrique éclairait. Le sapin était dressé près de la potence.

Le chœur se tut. On redonnait la lumière. Chacune se réajustait à la gaîté que commandait la fête. On félicita les choristes. Vraiment, elles chantaient bien. Et la distribution commença. On défaisait beaucoup de papier pour découvrir un savon, une poupée de chiffon, un nœud de dentelle à l'aiguille, une ceinture de ficelle tressée, un carnet à couverture coloriée.

Au bout de la table, une jeune fille caressait un petit ours qu'elle avait reçu. Un ours de peluche rose avec une faveur au cou.

« Regarde, me dit Madeleine, regarde ! C'est un nounours ! Un nounours d'enfant. » Et sa voix s'altéra.

Je regardai l'ours de peluche. C'était terrible.

Un matin que nous passions près de la gare pour aller aux champs, notre colonne avait été arrêtée par l'arrivée d'un convoi de juifs. Les gens descendaient des wagons à bestiaux, se rangeaient sur le quai aux ordres que hurlaient les SS. Les femmes et les enfants d'abord. Au premier rang, donnant la main à sa mère, une petite fille. Elle avait gardé sa poupée qu'elle serrait contre elle.

Voilà comment une poupée, comment un ours en peluche arrivaient à Auschwitz. Dans les bras d'une petite fille qui laisserait son jouet avec ses vêtements bien pliés, à l'entrée de la douche. Un prisonnier du commando du ciel, comme on nommait ceux qui travaillaient aux crématoires, l'avait trouvé parmi les vêtements entassés dans l'antichambre de la douche et échangé contre des oignons.

Un matin de janvier 1943, nous arrivions.

Les wagons s'étaient ouverts au bord d'une plaine glacée. C'était un endroit d'avant la géographie. Où étions-nous ? Nous devions apprendre – plus tard, deux mois plus tard au moins ; nous, celles qui deux mois plus tard étaient encore en vie – que l'endroit se nommait Auschwitz. Nous n'aurions pu lui donner un nom.

Au début, nous voulions chanter. Vous ne pouvez croire comme elles étaient déchirantes ces voix qui se brisaient, voilées par les marais et la faiblesse, répétant des mots qui ne faisaient plus se lever aucune image. Les trépassés ne chantent pas.

... Mais à peine ont-ils ressuscité qu'ils font du théâtre.

Ainsi d'un petit groupe qui avait survécu à six mois du camp de la mort et avait été envoyé à quelque distance de là, dans ce commando privilégié. Il y avait des paillasses pour dormir, de l'eau pour se laver. Le travail était moins dur, quelquefois à l'abri, quelquefois assis. Nous qui tenions mal debout au sortir de la mort – traverser un petit pré en portant un panier vide exigeait un effort et une volonté extraordinaires –, après quelque temps, nous reprenions apparence humaine. Après quelque temps, nous pensions au théâtre. L'une de nous racontait des pièces aux autres qui se groupaient autour d'elle, bêchant ou sarclant. On demandait : « Qu'est-ce qu'on va voir aujourd'hui ? » Chaque récit était répété plusieurs fois. Chacune voulait l'entendre à son tour et l'auditoire ne pouvait dépasser cinq ou six. Pourtant, le répertoire s'épuisait. Bientôt, nous songions à « monter une pièce ». Rien de moins. Sans texte, sans moyen de nous en procurer, sans rien. Et surtout si peu de temps libre.

Au retour, quand j'ai rencontré des hommes qui avaient été prisonniers de guerre, j'ai mesuré à les écouter ce qu'est l'incommunicable et comme il pèse. Ils ont à raconter. Nous aurions à dire. Ils racontent le vide de leur attente. Nous ne pouvons pas dire ce que fut l'angoisse de la nôtre. Pour ceux qui étaient à Auschwitz, l'attente était une course devant la mort. Aussi n'attendions-nous pas. Nous nous accrochions à un espoir que nous avions forgé tout de pièces si fragiles qu'aucune n'eût résisté à l'examen, eussions-nous conservé le sens. C'est d'avoir perdu le sens et persisté dans la folie d'espérer qui a sauvé quelques-uns. Ils sont si peu nombreux que cela ne prouve pas.

Quand j'écoute les prisonniers de guerre, si je les plains d'avoir été victimes d'événements qui leur échappaient, avec le sentiment d'avoir été, moi, victime de mon choix, lorsqu'ils racontent comment ils ont

comblé le néant de tant d'années, je les jalouse. Ils recevaient des livres, faisaient du théâtre, montaient des spectacles. Ils avaient des clous, de la colle. Ils ont pu vivre dans l'imaginaire. Quelques fois, quelques heures, mais qui comptaient.

Vous direz qu'on peut tout enlever à un être humain sauf sa faculté de penser et d'imaginer. Vous ne savez pas. On peut faire d'un être humain un squelette où gargouille la diarrhée, lui ôter le temps de penser, la force de penser. L'imaginaire est le premier luxe du corps qui reçoit assez de nourriture, jouit d'une frange de temps libre, dispose de rudiments pour façonner ses rêves. À Auschwitz, on ne rêvait pas, on délirait.

Cependant, objecterez-vous, chacun n'avait-il pas son bagage de souvenirs ? Non. Le passé ne nous était d'aucun secours, d'aucune ressource. Il était devenu irréel, incroyable. Tout ce qui avait été notre existence d'avant s'effilochait. Parler restait la seule évasion, notre délire. De quoi parlions-nous ? De choses matérielles et consommables, ou réalisables. Il fallait écarter tout ce qui éveillait la douleur ou le regret. Nous ne parlions pas d'amour.

Et voilà que dans ce petit camp, nous revenions à la vie et tout nous revenait. Tous les désirs, toutes les exigences. Nous aurions voulu lire, entendre de la musique, aller au théâtre. Nous allions monter une pièce. N'avions-nous pas le dimanche libre et une heure le soir ?

Claudette, qui travaillait au laboratoire où elle avait table, crayon et papier, entreprend de récrire *Le Malade imaginaire*, de mémoire. Le premier acte achevé, les répétitions commencent.

J'écris cela comme si ç'avait été aussi simple. On a beau avoir une pièce bien en tête, en voir et en entendre les personnages, c'est une tâche difficile à qui relève du typhus, est constamment habité par la faim. Celles qui pouvaient aider. Une réplique était souvent la victoire d'une journée. Et les répétitions... Elles avaient lieu après le travail, après le souper – puisqu'on disait le souper pour deux cents grammes de pain dur et sept grammes de margarine – au moment où l'on éprouve davantage la fatigue, dans une baraque gelée et sombre. User de persuasion et de menace, faire appel à l'esprit de camaraderie, manier la flatterie et l'injure, était le lot quotidien des animatrices. L'émulation jouait aussi, et la fierté. Il s'agissait de montrer aux Polonaises avec qui nous étions, et qui chantaient si bien, de quoi nous étions capables.

Chaque soir, battant la semelle et battant des bras – c'était en décembre – nous répétions. Dans l'obscurité, une intonation juste prenait une étrange résonance.

Le jour fixé pour le spectacle – le dimanche après Noël – approchait. Mais il était impossible de rien installer d'avance à cause de la surveillante, une SS que ses amours occupaient beaucoup, ce qui nous

laissait un peu de champ. Eva, la dessinatrice, fait une affiche qu'on fixe à la porte intérieure de la baraque, le samedi, après la dernière ronde des SS. Pourquoi une affiche, quand tout le monde était au courant ? C'est qu'enfin nous sommes dans l'illusion. Une affiche en couleurs où on lit : « *Le Malade imaginaire*, d'après Molière, par Claudette. Costumes de Cécile. Mise en scène de Charlotte. Agencement scénique et accessoires de Carmen. » Suit la distribution, avec Lulu dans le rôle d'Argan. Mais notre pièce était en quatre actes. Nous n'étions pas arrivées à retrouver la coupe de Molière. Pourtant, autant que je me souviens, tout y était.

Dès le matin, perdant pour la première fois souci de la soupe, des corvées et du pain, nous nous affairons. Ce que Cécile réussit à faire avec des tricots mués en pourpoints et en casaques, les chemises de nuit, les pyjamas transformés en hauts-de-chausses pour les hommes (seuls éléments vestimentaires qui ne fussent pas d'uniforme. Comment nous les avons eus serait trop long à raconter) est presque inimaginable. Le rayé s'était révélé immétamorphosable. Heureusement, nous utilisons, pour sélectionner les graines de nos plantes (ai-je dit que nous étions dans cette station d'essai où l'on étudiait un pissenlit à latex que les Allemands avaient découvert en Russie et voulaient acclimater ?) des espèces de cages en tulle. Voilà le tulle devenu jabots, manchettes, canons, nœuds, écharpes. Une robe de chambre en matelassé azur – pièce sans prix de notre vestiaire – fait une somptueuse robe à tournure pour Bélise. Une poudre jaune vert, dont je ne sais pas la composition, peut-être un insecticide, sert au maquillage des médecins, bilieux à merveille. On crie dans le dortoir : « Toutes celles qui ont leur tablier noir propre (le tablier noir faisait partie de la tenue), prêtez-le ! Tout de suite, s'il vous plaît, l'habilleuse attend ! » Avec six tabliers, Cécile drape un médecin qu'elle coiffe d'un cône de carton noirci à l'encre autour duquel elle a fixé des copeaux de bois en mèches raides. Claudette, l'auteur, est contente du résultat, mais ne se console pas que les hommes n'aient ni perruque ni chapeau, que Bélise n'ait pas d'éventail. « Sous Louis XIV, voyons ! » Hélas, nos cheveux, rasés à l'arrivée, n'ont encore que quelques centimètres. Par contre, il y a des cannes. Ce sont des bâtons enrubannés de tulle.

Les tables du réfectoire, débarrassées de leurs pieds (sinon la scène eût été trop haute dans la baraque très basse de plafond), juxtaposées, figurent une estrade. Les couvertures, habilement manœuvrées par Carmen, qui a un marteau, des clous et de la ficelle, qu'elle avait longtemps convoités avant de réussir à les voler au SS jardinier, les couvertures forment un rideau qui n'est pas le moindre de nos succès. D'autres couvertures, clouées aux fenêtres, obscurcissent la salle. Seule est éclairée la scène où Carmen, électricien autant que machiniste, a

installé une baladeuse en projecteur. « Où a-t-elle volé tout cela ? – Je vous expliquerai... » Pour le moment, elle cloue, elle attache. On a aussi des coulisses : couvertures et ficelles. Et une souffleuse, avec le texte, s'il vous plaît.

On frappe les trois coups. Le rideau se lève (non, il s'écarte). Les Polonaises forment le public. La plupart comprennent le français.

Le rideau se lève. Argan, dans un fauteuil fait de caisses que cachent des couvertures, lui-même enveloppé de couvertures, agite sa sonnette : une boîte de conserve où est logé un morceau de verre, je crois. « Non, avait dit Carmen, je ne veux pas d'un caillou. Un caillou, ça sonne trop mal. »

Le rideau se lève. C'est magnifique. C'est magnifique parce que Lulu est une comédienne-née. Ce n'est pas seulement par son accent marseillais qui fait penser à Raimu, mais par son visage bouleversant de naïveté vraie. Cette nature d'humanité, cette générosité.

C'est magnifique parce que quelques répliques de Molière, ressurgies intactes de notre mémoire, revivent inaltérées, chargées de leur pouvoir magique et inexplicable.

C'est magnifique parce que chacune, avec humilité, joue la pièce sans songer à se mettre en valeur dans son rôle. Miracle des comédiens sans vanité. Miracle du public qui retrouve soudain l'enfance et la pureté, qui ressuscite à l'imaginaire.

C'était magnifique parce que, pendant deux heures, sans que les cheminées aient cessé de fumer leur fumée de chair humaine, pendant deux heures, nous y avons cru.

Nous y avons cru plus qu'à notre seule croyance d'alors, la liberté, pour laquelle il nous faudrait lutter cinq cents jours encore.

LE VOYAGE

Nous étions dans un train. Un vrai train. Avec des banquettes, des vitres qui s'abaissent et se relèvent, à volonté, un volant que l'on tourne à droite ou à gauche – inutile, d'ailleurs, le train n'était pas chauffé – un paysage qui se déroule de chaque côté. Nous étions toutes les huit.

Pour la première fois depuis des années, nous avions l'impression de voyager. De faire un voyage. Impression si troublante que nous oubliions que nous voyagions sans billet, que le contrôleur ne passait pas dans notre compartiment, isolé au bout du wagon.

Tout de même, c'était un vrai voyage. Si vrai que nous oubliions aussi les SS qui nous accompagnaient et qui somnolaient derrière la demi-cloison. Un vrai voyage. N'avions-nous pas des bagages dans les filets, des valises que nous pouvions prendre, ouvrir pour y fouiller et retrouver un objet familier, peigne ou vieux tube de rouge, qui était à nous d'autrefois et qui de nouveau faisait partie de nous comme s'il ne nous avait jamais quittées ? Assises sur nos banquettes de bois, nous étions bien. Vraiment, un beau voyage.

Et le sentiment pourtant faux de la liberté retrouvée abolissait tout ce qui avait été la privation de la liberté. Nous retrouvions les gestes de la liberté, les gestes qui sont la liberté même. Se regarder dans une glace de poche, aller aux WC et fermer la porte, avec le verrou qui marque « Occupé ». L'étonnant était que cela ne nous parût pas du tout extraordinaire. Tout était normal. Nous nous retrouvions nous-mêmes, comme s'il avait suffi d'un vêtement décroché dans l'entrée et endossé après longtemps pour rendre à chacune sa personnalité, son être d'avant. D'autant plus étonnant que nous n'avions pas endossé d'autre vêtement. Nous avions la robe et la jaquette rayées, le foulard noué sous le menton, les galoches trop grandes lacées de ficelles. Incroyables, ces galoches qu'on nous avait mises au départ. Tellement grandes, qu'il était évident que c'était exprès. Elles entravaient la marche ou la fuite aussi sûrement que des chaînes. L'uniforme complétait l'entrave.

Nous étions dans ce train qui roulait, roulerait jusqu'au lendemain, trouvant le voyage si merveilleux que nous souhaitions qu'il durât longtemps, éternellement. Nous rêvions d'un voyage qui n'aurait pas de fin. Au terme de ce voyage – et quel était le terme ? nous l'ignorions –, nous n'attendions rien de bon. Mais nous étions bien et nous éprouvions ce bien sans penser à ce qui viendrait ensuite. Nous étions surprises par moments de ne pas nous étonner davantage. Nous ne nous demandions pas pourquoi, parce que depuis des années nous avions perdu l'habitude de nous demander pourquoi et nous prenions

tout ce qui arrivait sans poser de questions. N'empêche que ce voyage était étonnant.

Le matin était à peine clair, nous étions au laboratoire depuis un moment déjà, lorsqu'un SS était arrivé et la rumeur avait atteint toutes les équipes : on vient chercher les Françaises. Notre premier mouvement avait été d'inquiétude. Flora, notre SS, nous accompagnerait à Birkenau. Rien que le nom de Birkenau faisait trembler. Nous nous rassurions parce qu'une charrette attendait. Nous ne serions jamais montées sur un camion. Nous nous serions laissés tuer plutôt. Ceux qui partaient aux gaz partaient sur des camions. Le SS – c'était celui à la sale gueule, celui qui nous inspirait une terreur sans bornes quand nous étions à Birkenau, quelques mois auparavant –, le SS avait tiré une feuille de sa poche, avait lu les noms, dix noms, et les dix appelées s'étaient rangées. Il nous avait ensuite laissé le temps de faire nos paquets, et Wanda avait dit : « N'emportez rien. Donnez tout aux camarades, parce que là-haut, on vous le prendra. » Nous avions donné la chemise de nuit obtenue après tant de ruses et de calculs, la culotte et les bas de rechange, les élastiques. Nous avions gardé un petit sac d'étoffe qui contenait notre brosse à dents, notre savon et notre couteau. Les Polonaises, plus expérimentées que nous et habituées aux transferts, assuraient qu'on ne confisquait pas la nourriture et, immédiatement, le commando avait quitté le travail, s'était réuni dans le réfectoire et toutes fouillaient dans leurs casiers, leurs boîtes à provisions, pour en tirer d'abord du pain – surtout du pain, en prisonnières à qui l'expérience a enseigné qu'au prisonnier l'essentiel est le pain – du sucre, des oignons, et aussi des cigarettes, en nous faisant confiance pour les cigarettes. Elles le pouvaient. Nous étions devenues assez habiles pour passer des cigarettes au travers de n'importe quelle fouille.

Chacune de nous aurait plusieurs pains à porter, des pains entiers d'un kilo. Nous n'avions jamais été aussi riches.

Nous nous affairions à ficeler tout cela lorsque Flora apparaît sur le seuil du réfectoire et dit : « Schnell. » Alors, toutes, debout, nous avons chanté *La Marseillaise*. Comme s'il n'y avait pas autre chose à chanter. Les Polonaises la savaient en français, et mieux que nous, sans omettre un couplet. Puis *Ce n'est qu'un au revoir* qui m'était douloureux, insupportable, parce que c'était ce qu'on chantait aux hommes, dans les prisons, quand ils partaient, les matins. Nous étions tristes de quitter les camarades, un jour que la neige faisait d'une clarté surnaturelle. « Vous y êtes ? En route ! » avait crié Flora. Nous avons pris nos baluchons et nous étions sorties.

Le SS de Birkenau avait encore fait l'appel des dix noms, compté les dix femmes, et nous étions grimpées dans la carriole. À notre suite, les autres avaient couru jusqu'à la limite du petit camp, agitant mains et

foulards. La charrette s'était engagée dans le chemin de terre tracé entre les champs de raves, et nous, tournées à l'arrière, faisons au revoir aux camarades qui nous regardaient partir. Elles nous avaient suivies des yeux aussi longtemps qu'elles avaient pu nous voir.

Quand elles avaient disparu derrière un pli du sol, nous nous étions tournées vers l'avant et nous nous étions mises à chanter. Non par gaîté, parce qu'à certains moments, il n'y a rien d'autre à faire qu'à chanter. Carmen, qui en savait le plus, enchaînait une chanson après l'autre. Et nous chantions à nous briser la gorge, nous tenant aux ridelles de cette charrette qui traversait les champs couverts de neige, avec Flora enroulée dans sa couverture et le SS à la sale gueule qui conduisait.

Au passage à niveau, nous avons dû attendre. Carmen avait attaqué : « Y a toujours – un passage à niveau – qui barre la route – Ça vous dégoûte », et nous chantions avec elle comme si nous étions gaies. Mais dès que les barbelés électriques étaient apparus, les toits des blocks presque enfouis sous la neige, nous n'avions pu continuer. Et c'est chargé de nos silences que l'attelage s'était arrêté au camp de la mort, devant la baraque de la quarantaine.

Nous étions descendues pendant que Flora et le SS faisaient viser leur feuille à la guérite, et nous étions entrées dans la baraque. Ça sentait le bois. Nous distinguons des voix françaises qui viennent d'une pièce voisine. Les survivantes de notre convoi étaient en quarantaine dans cette baraque. Et bientôt, sous prétexte de toilettes, quelques-unes se glissent vers nous et questionnent : « Où partez-vous ? Pourquoi vous appelle-t-on ? » Nous ne savions pas. Nous ne savions rien. Puis l'une d'elles, qui venait de surprendre un mot des SS, accourt : « C'est à Ravensbrück que vous partez. On va vous déshabiller, vous fouiller et vous rhabiller. Si vous avez des choses, passez-les-nous. Nous vous les repasserons par-dessous la porte, après la fouille. » Nous confions les cigarettes, nos couteaux, et nos lettres de la maison.

Une SS revient avec la chef du block, Allemande hystérique qui ne cesse de hurler, et une kapo qui porte à pleins bras des robes rayées. Nous nous déshabillons. Nous sommes nues. Le médecin SS arrive avec un SS sinistre, que nous connaissions, Taube, et une doctoresse juive, prisonnière, elle, qui apporte des thermomètres. Elle distribue les thermomètres et nous restons là, nues, sous les yeux des SS qui nous inspectent. Le médecin SS nous fait tirer la langue. Taube, qui n'est pas médecin, nous examine aussi, nous fait virevolter – vous nous voyez, nues, avec le thermomètre dans le derrière, et tournant comme des toupies –, nous palpe. La doctoresse réclame les thermomètres, inscrit les températures. Lucie et Geneviève ont 38 et quelque. Elles ne partiront pas. Elles pleurent. Nous essayons

d'intervenir auprès de la doctoresse pour qu'elle corrige leurs chiffres. Elle crie, crie, alors nous la supplions de ne pas attirer l'attention des SS et elle crie de plus belle.

Nos camarades, par les trous de nœuds qu'elles ont défaits à la cloison de bois, regardent.

On apporte des papiers qu'il faut signer, où nous reconnaissons que nous n'avons pas été maltraitées, que nous n'avons pas eu de maladies (que nous n'avons pas eu le typhus exanthématique, évidemment), que nos bijoux et nos effets personnels nous ont été rendus. Une signature ! dans les conditions où nous sommes... Nous signons et on nous fait passer dans un dortoir pour nous rhabiller.

Les robes sont tellement sales, souillées de sang, de diarrhée, de pus que nous avons le même haut-le-cœur qu'à notre arrivée, l'année précédente, où nous avons reçu des uniformes répugnants et pouilleux, que nous avons gardés jusqu'à notre affectation au commando du laboratoire, six mois après. Nous protestons. L'Allemande hystérique hurle, au plus aigu de sa voix. Quand la SS rentre, nous lui faisons remarquer la saleté des frusques. Elle appelle Taube qui crie à son tour, et il envoie la kapo chercher d'autres robes. Pendant ce temps, nous, toutes nues... Les autres robes sont à peine moins sales. Enfin.

La SS juge aussi que nous sommes trop peu vêtues et elle fait apporter des jaquettes rayées qui n'étaient pas prévues. Par moins vingt. Nous sommes prêtes, après avoir chaussé des galoches de sept lieues.

On nous emmène dans la baraque d'en face – au passage, nos camarades nous rendent nos cigarettes, nos couteaux, nos lettres que nous escamotons prestement dans nos manches – et dès la porte, le froid nous saisit. Les lainages que nous nous étions procurés à grande-peine, en échange d'oignons volés au jardin et de rations, nous ont été ôtés.

La baraque d'en face est celle où on entrepose les vêtements des arrivantes. À notre surprise, on retrouve, dans cet amoncellement – on en est au numéro 75 000 aujourd'hui, à Birkenau – on retrouve des affaires qui ressemblent aux nôtres. Il en manque, certes, mais nous allons de surprise en surprise. À l'une, on rend son alliance, à une autre sa montre. À une, de qui on ne retrouve pas les chaussures, on demande du combien elle chausse pour lui en donner d'autres, qui sont neuves – qu'elle n'aura pas le droit de chausser, puisqu'elles ne sont pas d'uniforme.

Nous regardons nos valises, nous nous rappelons notre arrivée – et nous entrons dans un état second où tout est naturel et transfiguré. L'année dernière, à l'arrivée – c'était aussi en janvier, et le camp disparaissait aussi sous la neige – nous étions deux cent trente. Nous

restons une cinquantaine, et pour huit qui quittent le camp, on leur rend leurs affaires, on leur fait signer une décharge.

Dehors, Taube s'impatiente. Il discute avec un autre SS et nous croyons comprendre que nous avons manqué le train, puis que nous devons nous dépêcher. Voilà le commandant, dans sa petite auto vert-de-gris. Il s'impatiente aussi. Carmen, accroupie sur le perron – ce qu'il fait froid ! Nous ne pouvons déjà plus tenir nos valises, nos mains sont engourdis – Carmen se débat avec ses lacets qu'elle ne parvient pas à enfiler, et les godasses sont si grandes que si elle ne lace pas les ficelles, elle ne pourra pas faire un pas, c'est certain.

Et c'est là que nous avons assisté à la scène la plus extraordinaire. Taube – Taube que nous avons vu envoyer des milliers de femmes aux gaz, que nous avons vu lancer son chien sur plusieurs des nôtres et les faire dévorer, que nous avons vu sortir son revolver et tirer sur les juives du block 15 parce qu'elles ne rentraient pas assez vite (comme si mille femmes pouvaient rentrer vite par une porte à un seul battant) un matin semblable à celui-ci – Taube qui nous faisait peur à l'aperçu de sa haute silhouette, Taube, le SS le plus cruel, s'il y avait un plus de la cruauté chez les SS – Taube s'agenouille devant Carmen et, avec son canif, retaille les bouts des lacets pour qu'ils passent dans les œillets. Il y réussit et se relève en disant doucement : « Gut. » Il nous aurait moins étonnées s'il nous avait conduites au block 25 qui est l'antichambre du crématoire.

Le commandant s'impatiente de plus en plus. Quatre SS, que nous n'avions pas vus arriver, attendent sur le côté. Ils n'ont pas de chiens. Le commandant et Taube discutent, puis se décident. Taube s'empare de nos valises, les donne au commandant qui les empile au fond de la voiture. Il prend tout ce qui peut tenir ; le reste nous paraît encore lourd ; les deux montent dans la voiture, lancent un ordre aux SS et la voiture démarre. Les SS nous mettent en rangs par deux, ferment la marche. Nous partons en direction de la gare.

Nos camarades, aux fenêtres du block de quarantaine, nous font adieu.

Nous avons peine à marcher avec ces galoches, avec ces paquets. Nous marchions sur cette route glacée que nous avons prise pour la première fois un an auparavant, qui n'avait rien perdu de son aspect de route sans espoir, et nous éprouvions un étrange sentiment. Ainsi nous quittons Auschwitz. Nous le quittons habillées en prisonnières, chose à laquelle nous n'avions jamais pensé. Tout était gageure, tout était incroyable et incroyablement bizarre. Le sentiment du rêve et la certitude que c'était vrai, avec le rêve qui persistait.

Nous avons coupé par les voies de marchandises, entre les wagons arrêtés, pour gagner un hangar où nous avons pu nous abriter. Nous avons de plus en plus froid. Nos sacs lourds de pain nous rompaient

les poignets.

La voiture vert-de-gris est là. Le commandant et Taube s'orientent. Ils appellent nos SS que nous suivons de notre démarche que ridiculisent les galoches et les paquets. Des hommes en rayé attendent aussi. Misérables comme toujours les hommes ici. « Comment tiennent-ils debout ? » se demande-t-on en les voyant.

À la courbure des rails, le train débouche, ralentit, se range au long du quai, déplaçant lentement un wagon après l'autre, d'une secousse. Nous essayons de deviner quelle sorte de wagon s'arrêtera devant nous – c'est un train mixte, voyageurs et marchandises – et nous redoutons, sans oser espérer mieux, de voyager dans un wagon à bestiaux, comme l'année précédente, à l'aller. Ce que nous avons eu froid !

Mais le miracle continue. Le commandant se dirige vers un compartiment de troisième classe, nous fait monter, tend nos valises et nos paquets à nos SS. Les bagages hissés, il monte à son tour, les range dans les filets, nous assigne nos places gentiment, rappelle aux SS qu'ils doivent veiller à ce que nous ne descendions pas aux stations. Il saute en bas, claque la portière, et s'il avait ajouté « Bon voyage ! », il n'aurait pas accru notre étonnement.

Nous étions dans le train qui roulait à travers la Silésie. Nous étions heureuses qu'il fit jour, heureuses de voir quelque chose de Kattowice, une ville de briques sales et d'avenues tristes. Une dame qui poussait une voiture d'enfant et regardait le train. Pas d'autos. De la neige aux rebords des fenêtres.

Sur une voie, à côté, roulait un convoi de chars et de canons qui nous croisait, allant vers l'Est. Nos SS se lèvent et expliquent : « Panzer. Russland. »

Moi, je grillais d'aller vers eux, d'engager conversation, de savoir, si peu que ce fût, ce qu'était un SS. Comment, pourquoi, est-on SS ? Les autres sont d'accord. J'y vais. Ce sont des Slováques. Ils disent qu'ils ont été enrôlés de force dans la SS, qu'ils ignoraient ce qu'était Auschwitz – toutes ces cheminées... Qu'autrement... Ils nous offrent des cigarettes, du feu. Aux arrêts, ils vont à la cantine de la gare et nous rapportent de l'ersatz de café que des infirmières de la Croix-Rouge distribuent aux soldats. Les gares sont pleines de soldats. Jamais nous n'avions vu à un SS un regard de pitié, un regard humain. Dépouillent-ils l'assassin en quittant Auschwitz ?

La nuit vient. Le paysage se brouille aux vitres. Paysage d'usines, de hauts fourneaux (ou des crématoires encore ?), de bâtisses noires, de campagne noire, avec des enclos de barbelés. Ou bien toute l'Allemagne est couverte de camps, ou bien tous les camps sont au bord de cette ligne-ci. Paysage désespéré.

Et dans ce compartiment, nous sommes bien. De nos valises, nous

avons tiré des chandails et des chaussettes, des mouchoirs. Simone regarde un livre qui était à sa sœur. Elle n'ose l'ouvrir. Pourtant, elle est contente qu'il lui reste un livre de sa sœur, morte l'été dernier. Gilberte ne dit rien, ne regarde rien. Elle ne retrouvera rien de sa sœur. Et Lulu tient la main de Carmen, bouleversée de leur chance. Elles sont les seules deux sœurs qui restent.

La nuit vient tout à fait. Le train ne s'éclaire pas. Dans l'obscurité, nous cherchons nos couteaux et entamons notre pain pour faire des tartines de margarine. Après les tartines, nous allumons des cigarettes, une chacune. Nous sommes bien. C'est la nuit. Appuyées les unes sur les autres, nous nous endormons au grincement du train.

Au matin, c'était la banlieue de Berlin.

« Le lieutenant William L. Calley, qui a assassiné cent neuf Vietnamiens du Sud et doit passer en jugement, avait recueilli une petite Vietnamienne. Une petite fille perdue, affamée, en loques. Voir des enfants nus et affamés errer dans les rues déchirait le cœur du lieutenant William L. Calley. Il avait adopté cette petite fille, l'avait nourrie, vêtue, soignée. Un jour, rentrant d'opération, il ne l'a plus trouvée. Elle s'était enfuie. Le lieutenant William L. Calley en a eu beaucoup de peine. » C'est ce que dit la sœur du lieutenant au New York Post du 28 novembre 1969.

BERLIN

Le train s'arrêtait maintenant dans toutes les gares. Malgré le froid, dès qu'il était à quai, nous abaissions les vitres pour mieux voir – les vitres étaient givrées –, pour entendre. Les quais grouillaient d'une foule indistincte formée d'ouvriers qui se rendaient au travail. Un cache-nez entortillé autour du cou, une musette à l'épaule, ils étaient pressés, ne faisaient attention à rien. Leur respiration ajoutait à la brume un petit nuage de buée blanche, qui voletait au-dessus d'eux. Leurs ombres glissaient les unes contre les autres, se confondaient silencieusement. Il faisait à peine jour. Soudain, nous entendons crier en français : « Par ici, vieux ! » Aussitôt, nous appelons : « Hé ! Hé, là-bas ! Hep ! Les Français ! Vous êtes français ? Nous sommes françaises ! » Un homme se retourne, nous jette un regard désagréable, répond : « Merde ! » et reprend sa course pour sauter dans le train, sur la voie d'en face.

« Pour le premier Français que nous rencontrons... Quel accueil ! » dit Lulu.

Notre déception était grande. Comment est-ce possible ? Des femmes en uniformes rayés l'interpellent et cet homme libre ne demande même pas qui elles sont, d'où elles viennent. Nous venions d'Auschwitz. Tout le monde aurait dû le savoir. Il nous fallait découvrir le fossé entre le monde et nous, et nous en étions tout attristées.

À une gare suivante, il faisait un peu plus clair. On voyait plus nettement les voyageurs sur le quai. À leur allure, à leur vêtement, en tout cas à leur béret basque, nous reconnaissions des compatriotes. Mais cette fois, nous nous sommes gardées de les appeler.

« L'Allemagne doit être pleine d'ouvriers français du S.T.O. », dit l'une.

Notre train entrait dans Berlin. Le long des voies, des immeubles détruits par les bombardements abritaient encore des habitants. On voyait ici et là un tuyau de poêle qui sortait d'un vasistas de cave, d'un abri construit sur un pan de mur resté debout. La ville offrait une image effroyable.

« On dirait qu'elle est entièrement détruite...

– Bien fait pour eux. »

Nous en éprouvions la même satisfaction que lorsque, à Auschwitz, nous voyions d'interminables trains sanitaires, aux toits blancs peints de grandes croix rouges, qui revenaient de l'est, chargés de blessés. Dans les couloirs passaient les infirmières. Ces trains allaient lentement, quelquefois s'arrêtaient tout à fait, pour de longs moments, et nous avions le temps de voir les blessés sur leurs couchettes. « Bien

fait pour eux. » Quelques-uns, la tête bandée, étaient debout et regardaient. Que disaient-ils, eux, en nous voyant ?

Le train s'arrêtait sous le hall d'une gare. Nos SS rajustaient leur ceinturon, rassemblaient leurs affaires, remettaient leur fusil à l'épaule et nous donnaient ordre de nous préparer à descendre. Des wagons de queue, descendaient des hommes en rayé, probablement ceux que nous avons vus sur le quai d'Auschwitz. Ils étaient beaucoup, une soixantaine peut-être. Eux aussi changeaient de camp. Ils étaient de la maigreur que nous connaissions, à laquelle nous n'avions jamais pu nous habituer, et se mettaient en rangs comme des automates. Nous nous sentions fortes et alertes à côté d'eux. Nous les dévisagions. Il pouvait y avoir parmi eux quelqu'un de connaissance, qui sait ? Mais ils se ressemblaient tellement à cause de leurs yeux creux et fébriles, de leurs lèvres gonflées, qu'ils étaient tous également méconnaissables.

Nos SS ignoraient leurs collègues qui convoyaient les hommes. Ils ne s'occupaient que de nous huit. Sans nous compter ni nous faire mettre par deux, ils nous ont dirigées vers un souterrain. Ce devait être des paysans. Le métro ne leur était pas familier. Après avoir essayé de lire l'itinéraire sur le plan en comparant avec un papier que l'un d'eux tenait à la main, ils décidaient d'en envoyer un se renseigner. Groupées près du plan, nous regardions avec curiosité ce qui nous entourait, ces civils qui menaient leur vie ordinaire et prenaient le métro. Une inscription soulignée d'une flèche indiquait les toilettes. Nous avons demandé à nos SS la permission de nous y rendre. Ils ont acquiescé. Ils nous attendraient en haut de l'escalier, et ils ont allumé une cigarette. Les grandes semelles de bois qu'il fallait poser de biais sur les marches parce qu'elles débordaient, et les valises qui nous embarrassaient, rendaient l'escalier périlleux. Nous l'avons descendu avec une lenteur d'invalides.

Les toilettes nous ont paru très confortables : rangées de lavabos, alignements de portes. La dame des lavabos, une vieille femme, nous a vues entrer dans son palais de mosaïque qui sentait le désinfectant, sans marquer de surprise. On devait en voir de toutes sortes, à Berlin, à cette époque, et la vieille femme avait un visage usé que rien ne devait plus surprendre. « Pauvres enfants ! » a-t-elle dit pourtant d'une voix également usée, et elle nous a déverrouillé la porte des cabinets payants.

Nous avons ouvert nos valises pour y trouver de quoi faire un brin de toilette. Mais nous n'avions ni serviette, ni gant, ni brosse, ni rien d'utile pour le moment. Tout avait été volé. L'une de nous dit, en fouillant dans ses vêtements : « Nous pourrions nous changer et nous évader.

– Et où irions-nous ? Nous ne connaissons pas Berlin et nous

baragouinons à peine l'allemand.

– Berlin doit être plein de Français.

– Tu les as vus, les Français tout à l'heure. Si tu crois qu'ils nous aideraient... »

L'occasion était trop inattendue pour que nous songions à en profiter. Nous avions trop compté, trop calculé chacun de nos gestes pendant trop longtemps pour nous lancer sans préparation dans une aventure risquée.

Après nous être débarbouillées, nous être donné un coup de peigne, nous avons rebouclé nos valises et nous sommes remontées vers nos SS qui fumaient tranquillement. Nous avaient-ils laissé une chance de fuir ? « Ils sont trop bêtes pour cela », dit Carmen.

Nos valises à nos pieds, nous avons attendu la rame. Des gens affluaient, qui s'écartaient de nous, craignant sans doute d'attraper des poux. Ils ne nous regardaient pas. Et nous murmurions, pour tous ceux qui passaient : « Nous sommes des Françaises, prisonnières politiques ; nous ne sommes pas des criminelles », dans un allemand bien composé car nous avions réfléchi pour mettre la phrase au point. Une petite fille, qui était avec sa mère, une femme de notre âge, voulut lâcher la main de sa mère pour courir. Nous lui faisons peur. Sa mère la retint doucement et dit : « Ce sont de pauvres femmes. Fais-leur un sourire », et elle nous sourit elle-même gentiment. La petite fille se retourna vers nous et essaya un sourire. Nous aurions voulu embrasser la mère. Toutes deux s'éloignèrent.

Le métro arriva. Nos SS et les SS qui convoyaient la colonne d'hommes poussèrent les voyageurs et gardèrent les portières d'un wagon pour le réserver aux prisonniers. Les gens s'écartèrent docilement. Nos SS nous ménagèrent le bout du wagon tandis que les hommes restaient debout dans le milieu. À la lumière du jour – c'était une ligne aérienne – les visages des hommes nous semblèrent plus pitoyables. « Nous devrions leur donner du pain », dit Lulu. Ils reçurent le pain avec indifférence. Aucun regard, aucun mouvement de lèvres, pas un signe ne répondit à notre geste. Ils nous parurent encore plus malheureux.

À chaque arrêt, les SS gardaient les portières de notre wagon pour empêcher les voyageurs d'y monter. Le voyage était long. Nous souhaitions qu'il fût très, très long. Nous avions l'impression de traverser toute la ville. Des ruines, partout des ruines. Ce spectacle désolant nous remplissait d'espoir : « La victoire n'est pas loin, maintenant. Ils ne peuvent plus tenir bien longtemps encore. » Ç'aurait été vraiment trop nous demander que nous demander de nous attendrir sur les enfants qui gisaient sans doute sous les décombres. Nous n'avions de pitié que pour les enfants d'Auschwitz. Ils nous avaient endurcies pour les autres.

Nous sommes descendues du métro pour nous trouver dans une autre gare de chemin de fer. Des prisonniers de guerre, sous la garde de deux soldats allemands – des vieux –, déblayaient des ruines. Ils étaient verdâtres, comme leurs uniformes en lambeaux. Nous les avons interpellés. C'était des Italiens, maigres, maigres ! Pas aussi maigres que des déportés, cependant. Nous voulions leur parler – entre prisonniers, on trouve toujours une langue pour parler ; cela, du moins, l'avions-nous appris à Auschwitz – mais les vieux soldats qui les gardaient crièrent. Nos SS à nous ne disaient rien.

Sur le quai, il y avait foule. Nos SS jouèrent des coudes pour nous faire monter dans un compartiment vide et restèrent eux-mêmes dans le couloir. Ils interdisaient le compartiment aux autres voyageurs qui protestaient. Deux femmes-soldats allemandes, en gris, réussirent à convaincre nos SS qu'elles avaient le droit de s'asseoir. Elles nous poussèrent pour que nous leur fassions place. « Vous n'avez pas peur d'attraper des poux ? » leur ai-je demandé lorsque, malgré notre inertie, elles réussirent à se glisser entre nous.

« Ah ! des Françaises ! Je connais la France. J'étais à Amiens. Les Français sont sales », et elle s'écarta autant que possible pour ne pas nous toucher.

« Nous n'avions pas de poux en France, mais à Auschwitz nous en étions couvertes. Les poux d'Auschwitz sont des poux à typhus. » Elles se consultèrent du regard et quittèrent le compartiment en insultant nos SS.

Un autre paysage défilait, de terrain sablonneux, parsemé de bouquets de pins. À courte distance de Berlin apparurent les miradors qui ponctuaient une vaste enceinte de barbelés. Nous avons guetté la prochaine station pour lire le nom de l'endroit : Oranienburg. Le mot ne nous disait rien sur le moment. Ce n'est qu'après, en nous rappelant que Carl von Ossietzki y était quand il avait reçu le prix Nobel, que le nom a pris sa signification. « C'est rudement près de Berlin. Ils n'ont vraiment aucune pudeur. » D'autres barbelés succédaient aux premiers et nous nous demandions si c'était toujours le même camp. Des hommes en rayé travaillaient un peu partout.

Après un peu plus d'une heure de voyage, nous arrivions. C'était une simple halte, marquée par un petit bâtiment à côté d'un passage à niveau. Ravensbrück. Il nous a fallu attendre le départ de notre train pour traverser les voies. Nos SS nous ont fait mettre en rang par deux et prendre une allure réglementaire. Il n'était plus question de leur faire porter nos bagages. « C'est idiot de porter ces valises pour les mettre au vestiaire de Ravensbrück. Nous aurions dû les laisser dans les lavabos de Berlin. » Des villas assez coquettes, disséminées sous les pins, donnaient au lieu un air de villégiature. C'était les villas des officiers SS du camp. Elles avaient été construites par les premières

prisonnières, qui avaient porté les pierres à la main. Nous l'avons appris quand nous avons été dans le camp.

« On pourrait se croire à Fontainebleau, dit Cécile.

– Oh, Fontainebleau ! Nous y allions camper presque tous les samedis, avec notre petite bande.

– Moi, si je rentre, le camping... »

La distance nous a paru longue entre la halte et l'enceinte du camp : un haut mur peint en vert.

« C'est moins impressionnant que les barbelés électriques », a dit Poupette.

LE MISANTHROPE

Les gitanes étaient vraiment extraordinaires. Elles se promenaient dans le camp, le soir, après l'appel – en été, parce qu'en hiver, personne ne restait dehors après l'appel – et elles vendaient toutes sortes de choses qu'elles avaient chipées ici ou là, au vestiaire, aux cuisines, et même des cigarettes qu'elles subtilisaient jusque dans la poche des SS. Il suffisait d'une poche un peu béante. Elles venaient vers nous et, d'un geste vif, entr'ouvraient leur robe pour montrer ce qu'elles avaient à offrir.

Il n'y avait qu'un prix : une ration de pain. Une ration de pain pour une cigarette, une ration de pain pour un oignon. Une ration de pain pour une culotte ou une chemise. Nous en avons même rencontré qui proposaient un morceau de viande grillée. Appétissant, bien doré. Elles avaient beau jurer sur la tête de leur mère qu'elles l'avaient volé à la cuisine des SS, nous n'en avons jamais acheté. Nous craignions trop que le rôti provînt du crématoire.

Ce soir-là, la petite gitane qui m'avait accostée tirait de sa manche et l'y refourrait vite une brochure, un tout petit livre.

« Une ration de pain, dit-elle, en français.

– Tu parles bien français, d'où viens-tu ?

– Je suis française. De Lille.

– Et qu'est-ce que ce livre ? Montre-le-moi au moins. »

Elle ressort le petit livre pour que je regarde, mais sans le lâcher. C'était *Le Misanthrope* dans la collection des petits classiques Larousse à un franc. *Le Misanthrope*. Je n'en croyais pas mes yeux. Il y avait donc quelqu'un qui avait emporté un *Misanthrope* pour le voyage de Ravensbrück...

J'ai donné ma ration de pain. « Tout de même, tu pourrais me faire un prix. Ce n'est pas aussi facile à vendre qu'une culotte. » Rien à faire. Elle avait vu mon regard briller. Qui a jamais payé un livre aussi cher ?

Serrant précieusement mon *Misanthrope* dans ma gorge, j'ai rejoint mes camarades à la baraque. Elles s'apprêtaient à souper, c'est-à-dire à manger leur pain avec de la margarine.

« Tu ne manges pas ?

– Qu'est-ce que tu as fait de ton pain ?

– Tu as encore acheté une cigarette !

– Je ne l'aurais pas fumée toute seule. Non, j'ai acheté un livre. »

J'ai tiré *Le Misanthrope* de ma poitrine.

« Alors, tu vas nous le lire ? »

Et chacune a coupé une tranche de son pain pour me faire une ration.

Qu'il parlait bien, Alceste. Que sa langue était précise et ferme, que son allure était ample.

« Elle a la langue aussi pointue que toi, Cécile, cette Célimène », disait Poupette qui rencontrait Célimène pour la première fois.

Depuis Auschwitz, j'avais peur de perdre la mémoire. Perdre la mémoire, c'est se perdre soi-même, c'est n'être plus soi. Et j'avais inventé toutes sortes d'exercices pour faire travailler ma mémoire : me rappeler tous les numéros de téléphone que j'avais sus, toutes les stations d'une ligne de métro, toutes les boutiques de la rue Caumartin, entre l'Athénée et le métro Havre-Caumartin. J'avais réussi, au prix d'efforts infinis, à me rappeler cinquante-sept poèmes. J'avais tellement peur de les voir s'échapper que je me les récitais tous chaque jour, tous l'un après l'autre, pendant l'appel. J'avais eu tant de peine à les retrouver ! Il m'avait fallu parfois des jours pour un seul vers, pour un seul mot, qui refusaient de revenir. Et voilà que d'un seul coup, j'avais toute une brochure à apprendre, tout un texte.

J'ai appris *Le Misanthrope* par cœur, un fragment chaque soir, que je me répétais à l'appel du lendemain matin. Bientôt l'ai su toute la pièce, qui durait presque tout l'appel. Et jusqu'au départ, j'ai gardé la brochure dans ma gorge.

Il faisait très beau, ce jour d'automne. Très beau pour qui ? Dans l'atelier, les machines roulaient, piquant des vestes et encore des vestes, des vestes par centaines. Chacune à sa place, chacune à sa machine, les ouvrières étaient penchées sur l'ouvrage. Les pièces passaient de l'une qui assemblait, à une autre qui montait les manches, à une troisième qui posait le col, à une quatrième qui faisait les boutonsnières, à la dernière qui mettait la doublure. Une chaîne. Autant de chaînes que de rangées de machines entre lesquelles circulait la surveillante, une SS en gris, qui criait – inutilement, les machines couvraient ses cris – battait. Ni lever les yeux, ni parler, ni s'arrêter. Le seul moyen de ralentir la chaîne était de casser son aiguille. On pouvait alors quitter son tabouret, aller vers la surveillante et lui demander une autre aiguille qu'elle donnait en même temps qu'une taloche, ou un coup de poing. Chacune cassait son aiguille à son tour. Et malgré cela, les uniformes s'amoncelaient, au revers desquels ne restait plus que l'écusson aux deux S à coudre.

Les machines roulaient, roulaient leur bruit dans la tête des prisonnières, roulaient sur leurs pensées et leurs souvenirs d'un jour d'automne tiède et roux – avant – roulaient sur leurs projets pour la liberté, si elles la retrouvaient jamais. Les machines roulaient avec un fracas qui emplissait l'atelier.

Soudain, un SS paraît à la porte, siffle pour dominer le bruit et le faire cesser, et hurle : « Halt ! Alles raus ! » Tout le monde dehors. Les machines s'arrêtent, d'abord celles qui se trouvent près de la porte, puis les autres, puis les dernières. Les femmes se lèvent, forment les rangs. « Pourquoi nous font-ils sortir ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Une punition, sûrement. »

Elles sortent dans la cour, reforment les rangs, attendent. Elles attendent celles de l'équipe de nuit qui dormaient dans leurs baraques et arrivent chiffonnées de sommeil, et questionnent. Aucune ne peut leur dire ce qui se passe, ce qui va se passer. L'atelier est au complet, en rang devant la baraque, dans la douce lumière de l'automne.

Les femmes se demandent ce qu'on va exiger d'elles. Elles attendent. Enfin arrive le chef du camp accompagné du médecin SS. Un ordre : « Enlevez les chaussures et les bas ! Vite ! » Les femmes se déchaussent. « Relevez les robes ! » Le SS gradé – le chef du camp – en attrape une à qui il remonte la robe jusqu'aux cuisses pour montrer comme il faut faire. Et vite !

Alors, pieds nus, tenant de la main gauche leurs godasses, de la main droite l'ourlet de leur robe rayée, les femmes défilent devant les

SS. « Schneller ! » crie le chef de camp. Il veut qu'on marche plus vite.

Toutes ont compris. Elles se raidissent. Vite, les jeunes se glissent à l'extérieur des rangs pour dissimuler les plus âgées au milieu. Celles qui peuvent à peine poser le pied par terre, les claudicantes que les camarades avaient fait admettre à la confection parce qu'on travaille assis, celles qui étaient trop faibles et à qui il fallait éviter les corvées de sable ou de charbon, toutes marchent.

Les SS veulent qu'on marche vite, mais ils veulent voir. Ils font passer les prisonnières devant eux plusieurs fois. Un coup d'œil aux jambes décide. Ils tirent et mettent sur le côté celles qui ont les jambes enflées, les pieds déformés par l'œdème. Et le défilé continue, robes retroussées, pieds nus sur le mâchefer qui fait mal. Schnell ! Schneller ! Les femmes passent devant les SS. Tendues, crispées dans leur effort à une démarche naturelle, à une allure aisée, crispées pour ne pas laisser voir la peur sur leurs traits. À chaque tour, le tri défait les rangs. Celles qui sont sur le côté iront au « camp des jeunes ». C'est une baraque qui est située hors de l'enceinte principale, où on ne donne rien à boire, rien à manger, où on laisse mourir. La peur et la contraction augmentent à mesure que grossit le groupe mis à l'écart.

Il y en a une qui regarde, regarde son genou. Si les yeux avaient le pouvoir d'ôter sa raideur à un genou qui refuse la commande...

Il y en a une à qui le menton tremble. Elle serre les lèvres pour réprimer le tremblement. Mais ses dents grincent et son menton tremble.

Il y en a une qui à chaque pas soulève un poids sous lequel sa nuque plie de plus en plus.

Il y en a une que sa tête précède : Elle fuit. La fuite en avant. La fuite impossible.

Et toutes marchent comme les damnés aux portails des cathédrales.

Le commandant du camp, les poings aux hanches, s'anime. « Ah ! ah ! Le cœur bat, hein ? » Il s'amuse beaucoup.

Ce dernier été, les rues du camp n'étaient pas sûres. Il était dangereux de s'y trouver entre l'appel du matin et l'appel du soir. À tout instant, il pouvait y avoir une rafle.

Les usines du III^e Reich avaient de plus en plus besoin de main-d'œuvre. Les camps leur en fournissaient. Cela se passait très rapidement. Sur un signal invisible, les coups de sifflet éclataient de tous les côtés à la fois, les rues entre les baraques étaient barrées par les bandes rouges (les Politzei, détenues qui étaient chargées de l'ordre dans le camp et qu'on distinguait à leur brassard rouge). Toutes les prisonnières qui étaient dans les rues ou sur le seuil des baraques étaient pourchassées, cernées. Elles s'enfuyaient dans toutes les directions, Politzei à leurs trousses, essayaient d'échapper, se heurtaient aux barrages, étaient saisies au collet et poussées de vive force, à coups de pied, à coups de poing, à coups de bâton, dans la colonne qui se formait au milieu du camp. Cela s'appelait : partir en transport.

Les avis étaient partagés sur ces transports. Certaines pensaient qu'il valait mieux être n'importe où, n'importe où plutôt qu'à Ravensbrück. Elles craignaient la fin et prédisaient que, vaincus – et leur défaite ne faisait plus de doute, l'été 1944, après le débarquement – les SS, rageurs, s'abandonneraient à toute leur cruauté. « Vous verrez, ils ne nous lâcheront pas comme cela. Ils feront sauter le camp. Ils mineront les égouts. Ils l'arroseront de bombes incendiaires. Ils empoisonneront l'eau et ils partiront se mettre à l'abri. Ils ont déjà des cachettes, c'est certain. » D'autres refusaient d'apporter la moindre contribution à l'industrie allemande, même si, juste avant la fin de la guerre, cette contribution était inutile. Celles-là raisonnaient : « Nous sommes plus en sécurité ici. Les Alliés bombardent les usines. Ils ne bombarderont jamais Ravensbrück. Ici, nous sommes à l'abri. Les SS disparaîtront avant l'arrivée des armées alliées. Ils ont bien trop peur d'être faits prisonniers. L'autre jour, la mallette d'une Aufséherine s'est ouverte : il y avait des vêtements civils dedans. » Cependant, les deux partis s'accordaient sur un point : il ne fallait pas être séparé de son groupe. Partir toutes ensemble, ou rester toutes ensemble. Chacune avait appris de dure expérience que l'isolé est sans défense, qu'il est impossible de survivre sans les autres. Les autres, ce sont celles de votre groupe, celles qui vous soutiennent ou vous portent quand vous ne pouvez plus marcher, celles qui vous aident à tenir quand vous êtes à bout de force ou de courage.

Dans mon groupe, la décision était prise : il ne fallait pas partir.

Pour éviter les rafles et les transports, le moyen le plus sûr était de faire partie d'une colonne de travail, une de ces colonnes qui s'ébranlaient après l'appel pour aller au-dehors décharger du charbon, charrier du sable ou des pierres, abattre des arbres dans la forêt. Mais nous ne voulions pas travailler non plus, pas travailler du tout. Après trois ans de captivité, nous devons ménager nos forces si nous voulions tenir jusqu'au bout, et le bout paraissait proche. Aussi chaque matin, quand les colonnes se rassemblaient, nous déployions des ruses chaque fois réinventées pour nous cacher, pour ne pas être prises au travail. Les colonnes parties, il nous fallait nous terroriser jusqu'à l'appel du soir. Nous y avions réussi jusque-là.

Pourquoi, ce jour-là, me suis-je trouvée seule dans une rue du camp ? Nous ne circulions jamais qu'en groupe, l'œil et l'oreille aux aguets. Pourquoi étais-je seule ce jour-là, au moment où des coups de sifflet éclatent de toutes parts, où des Politzei forment des chaînes au bout de chaque rue ? Sans même savoir comment cela s'était produit, me voilà dans une colonne que des femmes SS mettent en place à coups de botte, que des kapos maintiennent en place à coups de bâton. Comment me suis-je laissé prendre si bêtement ? Stupide que je suis. Oh ! que c'est bête, bête !

Me voilà au milieu de ces visages inconnus. Des Russes, des Polonaises, personne qu'il me souvienne avoir déjà vu, personne qui parle français. Lentement, à force de coups et de cris, la colonne se stabilise. Elle ne se défait plus. Tout le monde s'est résigné peut-être. Mon dépit redouble. Et mon anxiété. Je ne reverrai pas les camarades. Où va-t-on ? On ne le sait jamais. Dans quelle sorte d'usine ? On ne le sait jamais. Je suis au bord du rang, je regarde, je scrute, je cherche une issue possible. Des kapos gardent les alentours, assez nonchalantes maintenant. Elles sont fatiguées d'avoir couru et joué du bâton. Deux SS femmes nous surveillent, vont et viennent d'un bout de la colonne à l'autre. On attend. On attend Pflaum, dit le « marchand d'esclaves », parce que c'est lui qui s'occupe des transports, parce que c'est avec lui que traitent les industriels preneurs de main-d'œuvre. Quand il arrivera, on relèvera les numéros, on formera le convoi. Nous partirons. Je partirai et mes camarades ne sauront pas où je suis. On attend.

Survient une troisième SS qui rejoint ses deux pareilles, et toutes les trois s'arrêtent. Je les regarde. Je ne les quitte pas des yeux. Il suffirait qu'elles s'intéressent tout à coup à quelque chose, à l'autre bout de la colonne par exemple, pour que... J'observe surtout celle qui me tourne le dos. À la façon dont elle se plante sur ses jambes, j'ai l'impression qu'elle déplace son attention et, soudain, dans un de ces éclairs comme on en a dans les rêves, j'entends la voix de Jouvét, à sa classe du Conservatoire, Jouvét disant à un élève qui avance sur l'estrade et

attaque sa scène : « Non. Recommence. Tu n'es pas entré. Entre. Et attends. Voilà. Mets-toi en place. Bien. Ne bouge plus. Installe-toi. Tu es en place. Maintenant, tu peux parler. Et nous, nous savons que tu as quelque chose à dire. Maintenant, on va t'écouter. Maintenant, on sait que tu vas parler. » Mets-toi en place. Installe-toi. Les trois SS étaient en place. À leur dos, à leurs bottes, à leurs épaules, j'ai su qu'elles entamaient une conversation et qu'elles ne bougeraient pas. Elles étaient installées. Alors, vite, je bondis hors du rang. De toutes mes jambes, je m'engage dans une rue en face de moi, je cours, et ma course fait surgir une Politzei que je bouscule, je cours, je cours jusqu'au fond du camp, jusqu'à notre baraque où j'arrive hors d'haleine, épuisée d'avoir tant couru, d'avoir couru si vite, d'avoir eu si peur, et je m'abats dans le groupe de mes camarades qui m'ouvrent les bras. « Où étais-tu ? Tu avais été prise ? Quand nous avons entendu les sifflets et vu que tu n'étais pas là, nous avons eu peur. Oh, ce que nous avons eu peur ! » Moi aussi, j'ai eu peur. Il m'a fallu longtemps pour reprendre ma respiration, pour entendre s'espacer les battements de mon cœur.

LE DÉPART

Tout à coup, la torpeur du dimanche après-midi fut secouée de frémissements dont on ne voyait pas l'épicentre, de frémissements qui se gonflaient, s'amplifiaient en brouhaha, en agitation affolée, puis en branle-bas général. Des groupes couraient dans tous les sens, des bandes rouges se lançaient à toutes jambes dans les rues du camp, appelaient les chefs de blocks, transmettaient un ordre, qui se répercutait aussitôt dans les baraques, cherchaient des isolées ou des groupes d'amies qui se promenaient en bavardant et en tenant à bout de bras leur chemise qu'elles venaient de laver, l'agitant pour la faire sécher plus vite, ou qui, assises le long des murs, sous les fenêtres des baraques, secouaient leurs cheveux pour les aérer et profiter d'un des premiers jours de soleil. Et voilà que soudain tout s'animait, interrogeait, se mettait en mouvement. « Vous êtes françaises ? Alors, vite, sur la Lagerplatz. Toutes les Françaises sur la Lagerplatz ! Rassemblement ! » – « Les Belges ! Sur la Lagerplatz. Rassemblement ! » – « Sur la Lagerplatz ! Avec toutes vos affaires ! » Avec toutes vos affaires ? Cela signifiait quoi ? La gamelle, la cuillère, la brosse à dents et le bout de savon pour qui en avait ; peut-être les lettres de la maison, dont la dernière datait de mai 1944 ; un objet aussi précieux qu'un éclat de miroir ou un couteau, obtenu après quelles tractations... Des trésors tout aussi dérisoires qui, chacun, résumait une longue convoitise et de minutieux calculs ; des recettes de cuisine collectionnées sur des bouts de papier qui avaient été recueillis au prix de ruses ou de marchés incroyables.

Par centaines, les femmes sortaient des blocks et des recoins où elles s'étaient mises à l'abri pour passer aussi tranquillement que possible un après-midi de repos, bonheur dont il fallait savoir profiter, pour une fois où c'était un dimanche sans punition, pour une fois qu'il faisait beau et qu'on pouvait même se laver les cheveux avec la chance de les sécher au soleil.

Dans un bruit grandissant de semelles de bois qui raclaient le mâchefer tassé des allées, de cris que poussaient les bandes rouges et les kapos de toutes langues pour diriger les prisonnières vers le lieu de rassemblement, d'ordres qui se croisaient par-dessus les têtes, les carrés se formaient sur la place, en face des cuisines. « Qu'est-ce qui se passe ? » Une certaine inquiétude gagnait. « Qu'est-ce qu'il leur prend ? » Les rangées se formaient dans le désordre et il a fallu longtemps pour qu'elles se mettent en place et y demeurent. Des SS arrivaient, qui comptaient après les chefs de blocks, s'en allaient, revenaient. Des questions et des rumeurs circulaient d'un rang à l'autre. « Pourquoi n'appelle-t-on que les Françaises, les Belges et les

Luxembourgeoises ? – On appelle aussi les Hollandaises. – Et les Norvégiennes. – Il y a des Norvégiennes ? Tu en connais, toi ? – On évacue le camp. – Alors, pourquoi pas tout le monde ? – Pourquoi chercher à comprendre ? Tu sais bien qu'on ne comprend jamais. »

Pendant ce temps, les rangs se redéfaisaient et les bandes rouges intervenaient. Mais personne ne tenait compte de leurs cris.

Nous attendions. L'attente devenait ennuyeuse.

« Regardez ! On dirait que ça bouge, au bout.

– Oui, on les emmène à la douche.

– Alors, ce n'est pas l'évacuation. On ne nous ferait pas prendre une douche pour nous jeter sur les routes.

– Comme si c'était la première fois qu'on nous faisait faire quelque chose d'idiot...

– Tout de même, ils ont beau être illogiques... »

Les rangs se défaisaient ligne par ligne, lentement. Ligne par ligne, les femmes entraient dans les douches. Celles qui y étaient passées les premières en ressortaient déjà et des kapos leur faisaient former un autre rang, dans la rue principale. Quand est venu notre tour, il n'y avait plus d'eau à la douche. On nous a quand même fait déshabiller. « Otez les robes. Gardez les chaussures. Rendez les gamelles. » Le médecin SS était là, entouré de quelques SS mâles et femelles, et tous nous examinaient. Nous ne comprenions toujours rien, ni surtout pourquoi ils mettaient de côté celles qui avaient les cheveux frais tondus. Certaines, peu nombreuses, avaient été rasées tout récemment encore, sous prétexte qu'elles avaient des poux. Les SS les poussaient dans une autre file et les malheureuses, séparées de leurs camarades, étaient désespérées. Les autres, toutes nues, les chaussures à la main, passaient devant le médecin qui en palpait au hasard, et qui bientôt se contenta de regarder ces femmes qui passaient devant lui. L'inspection terminée, une prisonnière, employée aux douches, remettait à chacune un paquet de vêtements rayés tout semblables à ceux dont elle venait de se défaire, mais dépourvus de numéro. Et, cinq par cinq, nous sortions de la douche pour allonger la colonne qui se formait dans la Lagerstrasse et s'étoffait à mesure que s'amenuisaient les carrés de la Lagerplatz.

Nous attendions et nous continuions de nous interroger. « Tu y comprends quelque chose, toi ? » Et soudain une rumeur fait palpiter les rangs : « Nous sommes libérées. Les Françaises sont libérées. » Des sourires fatigués accueillent la nouvelle. « Et pourquoi pas ? Ils en ont bien libéré, le mois dernier, celles qui sont parties avec les Canadiens. – Elles sont parties, peut-être. Mais tu as appris qu'elles étaient arrivées ?

– Nous libérer pour aller où ? Ils vont plutôt nous jeter dehors comme ça... Avec les SS et les chiens. »

D'autres rumeurs précisaient : « Il y a des camions qui attendent devant le camp. – Oui, ils sont arrivés hier soir. – Des camions ? Tu les as vus ? – Non, c'est Martha qui l'a dit. Elle les a vus.

– J'y croirai quand je les verrai, moi.

– Et quand tu les verrais... Qui te dit qu'ils sont pour nous, ces camions ?

– En tout cas, il se passe quelque chose...

– Ce pourrait tout aussi bien être un transport noir...

– Toi, tu démoraliserais un régiment. »

De nouveaux groupes sortaient de la douche et venaient grossir la colonne. « Nous, nous n'avons pas changé de vêtements. Nous ne sommes pas passées à la douche. Ils nous ont dit d'arracher les numéros et de les jeter dans une corbeille. – Il n'y a plus d'eau, ni de robes. »

Le jour baissait. Quelqu'un dit : « Je crois qu'il pleut. J'ai reçu une goutte. » On tendait la main pour vérifier. C'était une petite pluie, une pluie qui ne nous gênait pas beaucoup. L'excitation du début était tombée. Nous commençons à avoir froid, à être fatiguées, à trouver le temps long. Rien à faire qu'à piétiner. Toutes les conjectures avaient été épuisées.

Tout à coup, voilà Pflaum qui arrive, sur sa bicyclette, saute et jette la bicyclette de côté et dit à l'une des SS qui gardaient la colonne : « Elles ne partent pas ce soir. Au Straffblock pour la nuit ! »

Aussitôt la nouvelle se répand. « Nous allons au Straffblock », et la peur étreint tout le monde. Le block disciplinaire, un peu à l'écart, derrière une clôture, inspirait de l'effroi. On ne savait pas ce qui s'y passait, certainement des choses redoutables.

Lentement, d'un pas fatigué, la colonne se dirige vers la baraque, s'y engouffre. La baraque était vide. Qu'avait-on fait de ses occupantes, les punies ? Le plancher venait d'être lavé, il était encore mouillé. Une odeur de bois humide nous accueillait. « Au lit ! Allez vous coucher ! » a crié la chef de block, une Allemande.

« Et ils économisent la ration de pain. » Le pain du souper n'avait pas été distribué. Personne ne s'en souciait trop cependant. Épuisées par ces heures d'attente, toutes n'aspiraient qu'à s'allonger. Quand Mado et moi sommes entrées dans la baraque, tous les châlits étaient pris. Il ne nous restait plus qu'à nous asseoir sur le plancher mouillé du réfectoire, au fond duquel avaient été empilés tables et tabourets. Par petits groupes, les nouvelles arrivantes s'asseyaient par terre et c'était bientôt un entrelacs de questions d'un groupe à l'autre : « Crois-tu vraiment ?

– Oh ! écoute ! Cette fois, ça a tout l'air d'être certain.

– Pour évacuer le camp, ils n'auraient pas enlevé les numéros.

– Ni fait passer à la douche.

– Quand nous avons quitté Auschwitz, ils nous ont rendu nos affaires.

– Ils avaient le temps, l'année dernière. Cette fois-ci, il semble qu'ils ne l'aient pas.

– Oui, mais pour aller où ? On dit que les Américains sont à cinquante kilomètres.

– Justement. Pour nous remettre au premier poste américain.

– Tu divagues. On se bat encore. On nous fera traverser la ligne de feu ?

– Il y aura une suspension d'armes, le temps que nous passions. » Des rires sceptiques répondaient. Elle était optimiste, celle-là.

Les unes s'allongeaient, muettes, à bout de force. Les autres, appuyées au mur, comptaient leur respiration comme si elles n'étaient pas sûres d'atteindre le matin, tenaient la main sur leur cœur comme pour aider leur cœur à battre. Ici et là, les bavardages continuaient, oscillant entre l'espoir – un peu forcé –, la crainte, et tout en phrases interrogatives.

« Quelle est la première chose que tu demanderas, toi, quand tu seras libre ?

– À manger. Un poulet à moi toute seule. Un poulet rôti, bien cuit, avec les os qui se détachent.

– Moi, j'aimerais mieux quelque chose de croquant.

– Je mettrai une cuisse entière dans ma bouche...

– Avec le jus qui dégouline... Oh, non. Moi je serai trop contente de me servir d'un couteau et d'une fourchette, de couper sur une assiette.

– Moi, je voudrais un bon chocolat bien sucré, bien épais, et une tartine de beurre. Autant de beurre que de pain pour que toutes mes dents se marquent dans l'épaisseur du beurre.

– Moi, je crois que je commencerai par un bain chaud. Parfumé aux sels de lavande.

– Poule de luxe.

– Eh bien, moi, non. Je me coucherai d'abord. Je n'aurais pas le courage de prendre un bain.

– C'est agréable, un bon bain chaud.

– Le lendemain. Tout de suite : me coucher, et qu'on m'apporte à manger au lit.

– Moi, si je me couche, il me semble que je ne me réveillerai pas le lendemain. Je dormirai des jours et des jours.

– Moi, je voudrais une cigarette. Une vraie. Une pour moi toute seule. »

Il nous était arrivé, rarement, de nous procurer une cigarette. Des gitanes, qui les volaient aux SS, vendaient une cigarette pour une ration de pain. La cigarette fournissait une bouffée à chacune de celles qui avaient contribué à son achat, qui essayaient le blâme des autres :

« N'êtes-vous pas folles ? Changer de la nourriture dont vous avez à peine ce qu'il faut pour ne pas mourir... »

« Et toi, qu'est-ce que tu voudrais ?

– Moi, rien.

– Rien ?

– Non. Rien. Y croire. En être sûre. M'habituer.

– On doit s'habituer assez vite.

– S'habituer à se lever tard, à aller ici ou là, à sa guise... Non, cela ne doit pas revenir vite.

– Ce n'est pas pour cela qu'il faut se faire du souci.

– Tu as raison, nous n'y sommes pas encore. »

La fatigue gagnait les plus résistantes. Le ton baissait, les voix mollissaient. Des silences coupaient les murmures et dans ces intervalles de silence, on entendait les respirations oppressées de celles qui étaient accotées au mur, la bouche ouverte, les yeux fixes. À tout instant, une femme sortait du dortoir, une autre se levait de son coin. Elles enjambaient celles qui étaient assises sur le plancher pour aller aux toilettes, ou bien demandaient : « Est-ce que quelqu'un a un quart ? Il faudrait de l'eau pour Margot, elle se trouve mal. »

« Maman Suzon ne tiendra pas. Elle respire fort. Elle nous fait peur. »

Des cris, d'abord lointains, dominaient tout à coup les murmures.

« C'est Jeannette. Elle délire. Elle est brûlante.

– Je me demande comment ils l'ont laissée passer à l'inspection. Cela se voit, qu'elle a le typhus.

– Tu aurais voulu qu'ils l'empêchent de partir ? »

Assise à côté d'autres typhiques, toutes immobiles, tremblantes, les lèvres sans couleur dans leur visage bistre foncé, presque marron, Jeannette s'affaissait.

Les bavardages reprenaient : « Moi, j'arriverai sans rien dire. Coucou ! Me voilà !

– Tu seras bien obligée. Tu crois que le téléphone marche, en France ?

– Nous n'arriverons pas une par une. On nous attendra à la gare.

– C'est quand même extraordinaire d'arriver pour le 1^{er} mai.

– Tu veux défiler le 1^{er} mai ?

– Naturellement. Nous avons déjà raté la Libération.

– Moi, tu n'es pas près de me voir défiler. Merci bien. J'ai assez défilé ici.

– Ce ne sera pas par cinq...

– Par cinq ou par dix, les défilés, il ne m'en faut plus.

– C'est comme si tu disais que tu ne te lèveras plus jamais de bonne heure parce que tu t'es levée à quatre heures du matin ici.

– Justement. Des levers du soleil, j'en ai vu pour jusqu'à la fin de

mes jours. Si j'en vois encore, ce sera en revenant d'une soupe à l'oignon aux Halles. Et même...

– Nous allons trouver du changement, en rentrant.

– Oh, tu sais, il y avait déjà eu bien du changement quand nous sommes parties, l'année dernière.

– C'est vrai que, vous, il n'y a pas un an que vous êtes ici.

– Ce qu'il faut être bête pour se faire embarquer à Romainville quand les Américains sont à la porte d'Orléans.

– Le plus drôle, c'est que nous sommes parties plutôt gaîment. Nous étions persuadées que nous faisons l'aller et retour. Histoire de voir ce que c'était et de vous apporter les nouvelles.

– Ce que l'hiver a été long. Ce que ça a été long depuis que Paris est libéré. Ils se seront battus jusqu'au bout.

– Et tu t'imagines qu'ils se seront battus jusqu'au bout pour nous lâcher comme ça ?

– Moi, quand je suis partie de la maison, j'avais la lessive sur le feu.

– Elle doit être cuite.

– Non, le flic a éteint le gaz.

– Un vrai ange gardien.

– Quelqu'un sera venu chez toi et aura tout rangé.

– Non, personne ne savait où j'habitais.

– Tu aurais pu envoyer une carte postale.

– Idiote !

– Tiens, voilà ce que je voudrais faire. Aller au tabac de Ravensbrück et acheter des cartes postales.

– Tu n'as pas de marks.

– Moi, je ne perdrais pas mon temps à rester une minute de plus dans le coin. Quand je serai libre, ce ne sera pas pour visiter les environs.

– Je suis pressée d'être dehors, mais je ne suis pas pressée de rentrer. Je sais ce qui m'attend, ce qui ne m'attend pas. Si je rentre, je serai la seule survivante de la famille.

– Tu viendras chez moi, on est plus de trente.

– D'où es-tu, toi ?

– Du Poitou. En rentrant, je demanderai un plat de mongettes.

– Des quoi ?

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des haricots. Des haricots blancs, cuits avec des couennes. Ma mère les fait.... C'est onctueux, c'est fondant !

– Vous parlez toujours de manger, jamais de boire. Moi, ce que je voudrais, c'est quelque chose de bon à boire, de vraiment bon.

– Un bon café.

– Tu crois qu'ils vont nous distribuer le café, avant de partir ? J'ai une soif... »

Tout se tait. La porte s'ouvre brutalement. Pflaum surgit sur le seuil, le souffle bruyant comme quelqu'un qui a couru. La chef du block, qui couche dans un réduit près de la porte, s'avance vers lui. « Renvoyez-les dans leurs blocks. Elles ne partent pas », dit-il en allemand et il s'en retourne.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il a dit ? »

Avec une certaine hésitation, la voix d'une femme qui était assise près de la porte, s'élève : « Il a dit : renvoyez-les dans leurs blocks. Elles ne partent pas. »

Un moment de stupeur. Un cri. Un râle. Un cri plus long. Comme si tout s'effondrait.

La chef de block traverse le réfectoire et crie : « Debout ! À l'appel ! » À l'appel ! Chacune se sent prise dans un cauchemar. La chef de block hurle encore : « En rangs ! En rangs dehors ! Retournez dans vos blocks respectifs ! »

Celles qui ont dormi sortent du dortoir tout ahuries. « Qu'est-ce qui se passe ? On part ? »

Il devait être quatre heures du matin. C'était nuit noire. Pesamment, stupidement, les rangs se forment. Il faisait froid, un froid humide qui nous pénétrait après cette nuit qu'avaient réchauffée nos corps rapprochés. La chef de block crie de plus belle : « Allez vous mettre en rangs pour l'appel avec vos blocks respectifs ! »

Les femmes sortaient, titubantes, hébétées. On tirait les malades qui auraient eu encore un sursaut de vie pour marcher vers la liberté, qui maintenant ne pouvaient plus tenir debout. Certaines, presque sans connaissance, bougeaient les lèvres pour demander une explication. Personne ne pouvait rien dire, rien expliquer.

Pas à pas, nous aidant les unes les autres, nous rejoignons nos anciennes camarades déjà alignées pour l'appel. Elles nous regardent sans comprendre, mais sans interroger. Il y avait longtemps qu'elles avaient perdu l'habitude de poser des questions, les vieilles prisonnières, les Tchèques, les Polonaises.

Après l'appel, la routine a repris, mais bizarrement. On ne nous envoyait plus au travail. Les bandes rouges ne faisaient plus la police dans les rues du camp. Il avait suffi de ce simulacre de départ pour que tout le système se détraque. La soupe était prête à n'importe quelle heure. Parfois il n'y en avait pas ; parfois il y en avait trop.

Nous étions désœuvrées, interdites. Nous allions ici et là, dans le camp, cherchant à lire sur la tête des SS les signes qui révéleraient leur désarroi, ou leur intention. On ne rencontrait plus beaucoup de SS. Nous cherchions celles qui travaillaient dans les bureaux ; peut-être apprendraient-elles quelque chose ? Et chaque jour nous voyions mourir celle-ci ou celle-là, qui étaient à bout de vie, qu'on aurait pu sauver si elles avaient été libérées ce jour-là. Elles étaient mortes de

l'émotion, de la déception. Mortes d'avoir laissé l'espoir battre dans leur cœur.

On ne rencontrait aucun visage qui ne soit question, brûlant de question : « Tu crois que nous partirons ? Qu'est-ce que tu penses, toi ?

– Rien. Que penser ?

– Écoute. Il faut qu'on nous libère. Je ne tiendrai pas. Je ne tiens plus. »

La voix à peine perceptible, les lèvres rentrées, les pupilles agrandies, elle me regardait et son regard suppliait : « Je vais mourir », disait son regard. « Je vais mourir si je ne sors pas d'ici tout de suite. »

« Ce ne sera plus long maintenant. Fais encore un effort.

– Non, je ne peux plus. Je t'assure. Cette fois, je ne peux plus. »

C'était vrai. Impossible de la démentir. Elle s'accrochait à moi, molle comme une plante fanée. Et toutes les autres ? Les orbites creuses, les paupières plombées, où trouveront-elles encore la force de tenir, ne serait-ce que quelques jours ? Leur regard qui implorait était le seul point vivant de ces corps qui étaient déjà saisis par la mort.

À la fin, excédée par ces questions auxquelles vraiment je ne pouvais répondre, j'ai pris le parti de dire : « Si, si, nous partirons. Nous partirons le 23.

– C'est quand, le 23 ?

– Lundi prochain.

– Pourquoi le 23 ? Tu le sais ? Comment le sais-tu ?

– Je le sais. Ne demande pas comment. Nous partirons le 23.

– Je me demande si je tiendrai.

– Mais oui, tu tiendras. Va t'allonger. »

Après avoir recompté dans sa tête, elle demandait encore : « Pourquoi, le 23 ?

– Parce que tout ce qui m'arrive m'arrive le 23. »

Le jeune homme qui depuis quelques jours s'asseyait à côté de moi au cours, qui cette fois s'était arrangé pour se trouver à mes côtés au moment où je sortais, et qui avait demandé, sans oser me regarder : « Dans quelle direction allez-vous ? Est-ce que je peux vous accompagner ? » marchait à ma droite, en silence. Nous descendions le boulevard Saint-Michel. C'était le soir, après une ondée. Nous marchions en silence et il cherchait le moyen d'engager la conversation. Je voyais, en le regardant à la dérobée, qu'il était de plus en plus embarrassé pour trouver quoi dire. Cela m'amusait et je ne faisais rien pour l'aider.

Au coin du boulevard Saint-Germain, le long de la grille de Cluny, il y avait un éventaire de fleuriste : un panier d'osier recouvert d'un tapis à mèches vertes imitant l'herbe, sur lequel étaient étagés des

bouquets de violettes. Une ardoise piquée dans les violettes, disait : Aujourd'hui 23 avril. Saint-Georges.

« C'est ma fête, dit le jeune homme, enfin.

– Vous vous appelez Georges ? »

Enhardi, il dit encore : « J'ai de la chance de vous rencontrer pour ma fête.

– C'est un beau saint, saint Georges. Il est superbe dans sa cuirasse noire, avec ses beaux cheveux dorés qui flottent sur ses épaules, dressé sur son cheval, avec sa longue lance fichée dans la gueule du dragon.

– Je voudrais bien vous plaire autant que lui » dit le jeune homme qui surmontait sa timidité au point de me prendre le bras. Je le trouvais très beau. Plus tard il m'a raconté qu'il avait été tenté de m'offrir un bouquet de violettes et qu'il ne l'avait pas fait parce qu'il avait eu peur que je me moque de lui.

C'est encore un 23, le 23 mai, que j'ai été appelée dans sa cellule, à la Santé où j'étais emprisonnée aussi, pour lui dire adieu. Mon beau Saint-Georges qui mourait en écrasant le dragon, mon beau Saint-Georges timide et brave.

Mais à ce moment-là, à Ravensbrück, en donnant aux implorantes l'espoir que nous partirions le 23, je ne me laissais pas aller à mes souvenirs. Ce n'était pas encore l'heure de se laisser aller.

Pourquoi ai-je dit que nous partirions le 23 ? Je ne suis pas superstitieuse. Par impatience. Par charité. Parce que je ne pouvais plus supporter ces regards qui quêtaient une lueur d'espoir, une miette de certitude. Et je disais : « Nous partirons le 23 » avec une assurance si bien jouée qu'elles me quittaient réconfortées.

Nous sommes parties le 23, le 23 avril. Si Mado n'était pas là pour en attester, je n'oserais pas rappeler ma prédiction.

L'ADIEU

Au bruit de la clef dans la serrure, nous nous sommes réveillées. Le jour naissait à peine. La cellule était à peine éclairée. Un soldat, qui se tenait dans l'encadrement de la porte, a appelé mon nom et m'a ordonné de m'habiller, avec son accent qui transformait les mots, qui donnait aux mots une signification mortelle. « Habillez-vous, si vous voulez voir votre mari – encore. » Il a marqué un temps avant « encore ». Une signification mortelle. Il s'est retiré dans le corridor, laissant la porte entrebâillée, pendant que je m'habillais. Mes compagnes de cellule s'étaient levées aussi. Elles me tendaient mes affaires, elles m'aidaient avec des gestes de gentillesse et de pitié, leur seul moyen de m'exprimer leur gentillesse et leur pitié. Encadrée par deux soldats, j'ai traversé des corridors sombres, longs, avec des carrefours et des tournants, un itinéraire compliqué. Les bottes des soldats résonnaient sur les dalles. Nous marchions vite.

J'aurais voulu marcher plus vite. Ils m'ont laissée à une cellule dont la porte était ouverte. Appuyé au mur, Georges m'attendait. Je n'oublierai jamais son sourire.

Nous avons à peine eu le temps de dire tout ce que nous aurions voulu nous dire. Un des soldats m'a appelée : « Madame ! », toujours avec son accent qui donnait aux mots une signification mortelle. J'ai répondu par un geste : Attendez. Une minute encore. Laissez-nous une minute, une seconde encore, disait mon geste. Il m'a appelée encore et je n'ai pas quitté la main de Georges. Au troisième appel, il a fallu partir, comme Ondine que le roi des Ondins devait appeler trois fois quand elle disait adieu au Chevalier qui allait mourir. Ondine à la troisième fois oublierait et retournerait au fond des eaux, et comme Ondine je savais que j'oublierais puisque c'est oublier que continuer à respirer, puisque c'est oublier que continuer à se souvenir, et qu'il y a plus de distance entre la vie et la mort qu'entre la terre et l'eau où retournait Ondine pour oublier.

Les soldats m'ont reconduite à ma cellule. Ils ont voulu me pousser parce que je restais immobile sur le seuil et que je les empêchais de refermer la porte. Je me suis avancée dans la cellule. Mes compagnes sont venues au-devant de moi. J'ai titubé – oh, à peine, un peu comme si je perdais pied – et elles m'ont étendue sur ma couchette. Elles ne m'ont rien demandé. Et moi je ne leur ai rien dit, rien dit de ce que je lui avais dit, à lui qui allait mourir.

Je lui ai dit
que tu es beau.
Il était beau de sa mort à chaque seconde plus visible.
C'est vrai que cela rend beau
la mort.
Avez-vous remarqué
comme ils sont
les morts, ces temps-ci
comme ils sont jeunes et musclés
les cadavres de cette année.
Elle rajeunit tous les jours
la mort
cette année
un petit gars hier n'avait pas dix-neuf ans.
Je sais bien qu'il n'y a rien comme elle
pour vous embellir un vivant
rendre le visage de l'enfance.
Lui était beau de sa mort
à chaque seconde plus beau
qui allait se poser sur lui
plaquer à son sourire
à ses yeux
à son cœur
à son cœur tout battant
tout vivant.
D'autant plus horrible qu'il était plus beau
d'autant plus horrible qu'ils sont
plus jeunes et plus beaux
tous
couchés côte à côte
beaux pour l'éternité
et fraternels
alignés
quand on moissonne l'homme comme l'épi
l'épi en sa saison le grain mûr
l'homme en sa saison
à l'été de la révolte
quand on couche l'homme comme l'épi
le regard en face de l'acier
poitrine offerte
poitrine crevée cœur troué
ceux qui avaient choisi.

C'est ce qui le faisait si beau
d'avoir choisi
choisi sa vie, choisi sa mort
et d'avoir regardé avant.

LA DERNIÈRE NUIT

À des détails près, tout devait se passer comme le dimanche précédent. Brouhaha, cris, rassemblement devant les cuisines au début de l'après-midi. C'était aussi un dimanche.

Nous nous rangeons. On compte les rangs. Entrecroisement d'ordres, plus mous, moins hurlés que le dimanche précédent. Comme le dimanche précédent, rien n'avait transpiré, rien n'avait laissé présager qu'on rejouerait la scène du départ. Tout à coup, vite, il avait fallu que les Françaises, les Belges, les Luxembourgeoises, fussent sur la Lagerplatz. On recompte les rangs. Les chefs de blocks tiennent leur grand registre sur leur poitrine et vérifient les chiffres que donnent les femmes réelles avec les chiffres de leur registre. Longs, tous ces comptes. Longues, toutes ces vérifications.

« Alors, on retourne à la douche ? J'aimerais bien qu'il y ait de l'eau, cette fois-ci. »

Il n'y a eu ni douche ni tri. Seulement une formalité supplémentaire. Comme depuis le dimanche précédent, nous ne portions plus de numéro sur nos robes ni sur nos vestes – enfin, je suppose que c'est pour cela –, ils avaient décidé de relever les identités. Des tables faites de planches posées sur des tréteaux étaient installées dans une rue latérale. Deux prisonnières de la Politische y étaient assises, des cahiers ouverts devant elles. En rangs, nous avons attendu. Celles du bout interrogeaient les premières : « Qu'est-ce qu'il faut faire ? Qu'est-ce qu'elles écrivent ? Qu'est-ce qu'elles demandent ? »

Les premières faisaient savoir et l'information passait de rang en rang : « Elles demandent le nom, la date de naissance, le nom et le prénom du père, sa date de naissance.

– La date de naissance de qui ?

– De ton père. »

Autant valait savoir de quoi il s'agissait et se préparer à répondre sans hésiter. Pour certaines, un temps de réflexion était nécessaire. Ce n'est pas parce qu'on se fabrique un nom d'emprunt qu'on songe à se fabriquer un père, avec un prénom et une date de naissance. Et pour celles qui avaient répondu à cette question-là à l'arrivée, il leur fallait se souvenir de ce qu'elles avaient dit ou de ce qu'elles avaient inscrit sur leur fiche d'entrée. « Je ne me rappelle pas du tout ce que j'ai donné pour prénom à mon père. – Tu n'es pas sous ton vrai nom ? – Mon vrai nom, ils ne l'ont jamais trouvé, même les Français. – C'est commode, pour les recherches. – Et si tu étais morte ? – Je serais morte sans être morte. C'est ça, l'immortalité. – Tu crois que cela a de l'importance ? Il y a l'air d'y avoir un beau fouillis.

– Cette fois-ci, c'est le départ. Plus de doute, maintenant.

– On dirait que vous ne les connaissez pas. Dans la forteresse où nous étions, ils sont allés chercher une prisonnière, un matin. Ils ont fait toutes les singeries d'une levée d'écrou. Ils lui ont rendu son sac à main et ses papiers. Ils lui ont même souhaité bon voyage, et elle s'est retrouvée dans une cellule de condamnés à mort. Je me demande ce qu'elle est devenue. Elle n'a pas été transférée ici avec nous.

– C'est tout ce que vous avez de plus gai à évoquer ?

– Trouve-moi le prénom de mon père et sa date de naissance.

– Dis n'importe quoi. Je t'assure que ça ne veut plus rien dire, leur cirque. Ils ne doivent même plus savoir ce qu'ils ont fait de leurs papiers.

– Ils ont dû tout brûler pour que les Alliés ne trouvent rien.

– Alors, pourquoi leur en faut-il d'autres, des papiers ? Ils pourraient nous libérer sans identité. De toute manière, nous voyagerons sans passeport.

– C'est la première fois que tu les vois faire des paperasses inutiles ?

– Ils se donnent une contenance, avant de filer. Nous parties, ils disparaissent. Ils n'ont pas envie d'être faits prisonniers.

– Ils s'envoleront, pftt ! comme ça ! Tu te crois au cinéma.

– L'autre jour, une SS – tu as remarqué que, depuis quelque temps, elles portent toutes une mallette qu'elles gardent toujours à la main ?

– l'autre jour une SS a laissé tomber sa mallette qui s'est ouverte, et tout s'est répandu par terre. C'était des vêtements civils : une jupe, un corsage, une jaquette, des chaussures. Un rechange complet. Jeanne l'a vu. C'est bien pour disparaître, non ? »

Nous avançons lentement. Le relevé des identités était lent. Celles qui écrivaient étaient des Tchèques ou des Polonaises. Elles entendaient mal ce que nous disions, elles ne savaient pas l'écrire. Qu'elles ne comptent pas sur nous pour les aider ! Non que nous ayons rien contre elles, non. Que les identités soient faussées, cela nous plaisait plutôt.

Les rangs s'étaient défaits. Des femmes SS étaient là pour surveiller mais elles avaient l'air de s'ennuyer et n'intervenaient pas pour faire respecter l'ordre ni l'alignement.

« Vraiment, c'est la fin. »

Certes, la discipline était relâchée. Les plus fatiguées s'asseyaient par terre ; d'autres allaient de groupe en groupe bavarder. Soudain, sans qu'on sache d'où elle était venue, une charrette à plateau, que tiraient deux bandes rouges, apparaît au bout de l'allée. Les femmes SS appellent et les rangs qui attendaient pour passer devant les tables se déplacent vers la charrette sur laquelle étaient empilées des boîtes de carton. Bandes rouges et SS distribuent les boîtes. Une à chacune. C'était des colis de la Croix-Rouge canadienne. Chacune aussitôt s'occupe d'ouvrir son colis et ne pense plus à avancer vers la table aux

identités. Pourtant, nous avons fini par y passer toutes, dans une grande confusion, et il a fallu se reformer en colonne par cinq sur la Lagerstrasse.

Le jour finissait. Comme le dimanche précédent, il pleuvait, une pluie fine qui avait délayé les écritures dans les cahiers aux identités. Tout en mangeant ce qu'il y avait dans le colis, au fur et à mesure que nous le découvriions : des biscuits, du pain en tranches séchées, une boîte de corned-beef, beaucoup d'autres choses, tout cela bien tassé dans le carton, nous attendions. Attendre, toujours attendre, ils nous auront fait attendre jusqu'au bout... On fouillait dans son carton et on énonçait ce qu'on y trouvait. Ils étaient rigoureusement semblables. Il y avait même un paquet de cigarettes américaines. C'est ce paquet-là que j'ai ouvert en premier. J'ai pris une cigarette. Je la tenais entre mes doigts, un peu gauche, et je pensais : ils auraient pu mettre des allumettes. Évidemment, on n'y avait pas pensé. Les colis étaient des colis de soldats et les soldats ont toujours du feu. J'avais une envie irrésistible d'allumer cette cigarette. D'un pas tranquille, je me suis approchée de la SS et je lui ai demandé du feu. Sans marquer hésitation ou surprise, tout naturellement, comme dans le civil, elle a tiré un briquet de sa poche et me l'a tendu. J'ai allumé ma cigarette et j'ai aspiré une bouffée, sous le nez de la SS, en lui rendant son briquet. Elle a repris son briquet en disant : « Danke ». Décidément, c'était la fin.

La cigarette n'était pas aussi agréable que je l'avais espéré. La première cigarette, j'aurais dû m'y attendre. Je l'ai fumée quand même jusqu'au bout, en me forçant un peu. La tête me tournait.

Tout était très bien empaqueté, dans ce colis. Il y avait beaucoup de couvercles d'un modèle inconnu, à dévisser ou à soulever après avoir tiré sur une languette de métal. Ayant mangé tout ce qui se présentait sous la forme la plus facile : les biscuits, le chocolat, le sucre, il y en avait qui attaquaient la boîte de beurre, y plongeaient deux doigts et se posaient un morceau de beurre sur la langue pour le sucer comme un bonbon. « C'est du beurre salé. – Moi, je suis en train de manger quelque chose, je ne sais pas ce que c'est, c'est très bon. – Fais voir ! Ah, la boîte bleue. C'est du beurre de cacahuètes. C'est fortifiant. »

Nous attendions. L'attente n'en finissait pas. La pluie avait cessé. Le ciel s'était dégagé. La nuit était tombée. Les projecteurs s'allumaient. Et, comme le dimanche précédent, on a vu arriver Pflaum sur sa bicyclette, lâcher son guidon et lancer à l'une des SS : « Elles ne partent pas ce soir », en indiquant dans quels blocks il fallait nous envoyer passer la nuit. Et, comme le dimanche précédent, les questions ont fusé, anxieuses :

« Qu'est-ce qu'il a dit ? Tu as compris ? Toi qui sais l'allemand, tu as entendu ?

– Il a dit que nous ne partions pas ce soir.
– Ils nous font le même coup que dimanche dernier.
– Tu vois, on ne part pas », me dit une petite au visage défait.
Et moi, imperturbable : « Je t'ai dit que nous partirions le 23. Le 23, c'est demain.

– Tu crois toujours que nous partirons ?

– Demain. J'en suis sûre. »

Elle m'a remerciée d'un regard qui ne demandait qu'à croire, qui pourtant se décolorait.

« Courage, va. C'est la dernière nuit ici. »

La colonne s'est ébranlée et nous avons traversé tout le camp, toute une partie déserte au fond du camp, pour nous installer dans des baraques vides. Aussitôt, toutes ont pris possession des lits. Cette fois, il y en avait pour tout le monde. Nous étions recrues de fatigue et nous savions trop ce que vaut une nuit de sommeil pour ne pas nous allonger dès que c'était possible. Serrant leur précieux paquet, toutes se sont couchées. Sauf moi.

Il y avait dans le colis une boîte de café soluble. Le mode d'emploi disait qu'on pouvait l'utiliser à l'eau froide. Un café, une cigarette ! tout ce dont j'avais le plus envie. J'avais gardé un gobelet, un quart en émail brun-rouge, avec une anse, comme une chope – je ne me séparais jamais de mon gobelet –. J'y ai versé une double dose de poudre à l'aide de la petite cuillère en carton qui était dans la boîte et qui correspondait à la dose pour une tasse. Il me semblait que c'était bien peu. J'en ai rajouté. Au robinet du lavabo, j'ai fait couler l'eau prudemment, presque goutte à goutte, pour ne pas gâcher la poudre et obtenir un vrai bon café bien fort. Le sucre a été long à fondre dans le liquide froid. J'attendais patiemment. Un vrai plaisir, cela peut s'attendre. Malheureusement, je n'avais plus de feu pour allumer une cigarette qui accompagnerait le café. Tant pis. Ce sera pour demain. J'ai bu mon café à petites gorgées. Il ne m'a pas fait autant plaisir que je l'avais escompté. Il était amer. Le premier café... Il faudrait se réhabituer aux plaisirs, aux goûts, au goût du café, au goût du tabac. Peut-être aussi que cela tenait au produit et que ce café soluble ne valait pas le café véritable. Comme pour la cigarette, je me suis un peu forcée à le finir. J'ai rincé mon gobelet et j'ai gagné le dortoir où mes amies m'avaient gardé une place près d'elles. À peine étais-je allongée, que j'ai éprouvé une sensation bizarre. Je me demandais ce qui m'arrivait. Une angoisse me nouait la gorge. J'étais secouée par des battements de cœur si violents que le bruit m'en emplissait les oreilles. Mes oreilles bourdonnaient à faire mal, mon cœur sautait dans ma poitrine à faire mal, et tout en dilatant mes narines, en ouvrant grand la bouche pour respirer, j'étouffais.

« Où vas-tu ? » a demandé Mado en m'entendant descendre.

J'ai indiqué d'un geste la direction des lavabos. Mado n'a sans doute pas vu mon geste, dans l'obscurité. Elle s'est rendormie tout de suite. Je suis sortie du dortoir. Je suffoquais. Il me fallait de l'air. J'ai réussi à aller jusqu'à l'entrée de la baraque et à ouvrir la porte. Je haletais, je défaillais. Debout contre le chambranle de la porte, le visage tourné vers la nuit, je tenais mon cœur à deux mains pour en comprimer les déchirures. Ma robe me gênait. J'ai déboutonné ma robe. *Le Misanthrope*, cette petite épaisseur raide à laquelle je m'étais habituée, qui m'avait même tenu chaud pendant l'hiver, *Le Misanthrope* me gênait. Je l'ai jeté à mes pieds. J'essayais d'aspirer de l'air et à chaque inspiration je croyais mourir. La dernière nuit à Ravensbrück. Ma dernière nuit à moi. J'allais mourir maintenant que je savais *Le Misanthrope* par cœur et que je n'en aurais plus besoin. Je divaguais. J'allais mourir aussi stupidement que ceux qui font des paris stupides. Mon cœur sautait jusque dans ma gorge, serrait ma gorge à l'étrangler. Chaque respiration, je la comptais pour la dernière. J'avais mal, mal, mal. Dans l'embrasement de la porte, le visage glacé par la nuit, les tempes martelées – oh, que les tempes me faisaient mal – le front en sueur, et c'était la sueur de l'angoisse, je ne pouvais retenir ma bouche de se tordre, mon cœur de se buter partout, et je pensais que vraiment c'était trop bête. Mourir sur le seuil de cette baraque, au seuil de la liberté, parce que, cette fois-ci, j'y croyais, c'était bien la libération, trop de signes le montraient.

La nuit était claire et froide. La lune s'était élevée au-dessus des baraques, très grande, très proche. Sa lumière bleuissait les toits, les rendait luisants. Je regardais la nuit tout en haletant et je crispais ma volonté pour tenir mon cœur jusqu'au matin. Tiens bon, tiens bon, imbécile. Ce n'était pas la première fois que je commandais à mon cœur. Jusqu'alors, cela avait plutôt été pour le forcer à battre.

Peu à peu, les battements se sont espacés, ma respiration s'est rythmée. Mais la nuit était finie. J'étais restée debout toute la nuit. J'étais si contente d'avoir tenu jusqu'à la fin de la nuit que je n'éprouvais aucune fatigue. La nuit était finie pour dormir, mais ce n'était pas encore le matin. Les étoiles étaient froides au ciel de la nuit, la lune était montée haut dans le ciel sombre. Deux kapos arrivaient, sifflaient, et en un clin d'œil tout le monde était debout. Mes camarades me cherchaient : « Où étais-tu ? Tu as été malade ? » Elles me rapportaient mon colis que j'avais laissé sur le lit. « Rien, ce n'est rien. C'est fini. »

Je ne leur ai pas dit tout de suite pourquoi j'avais été mal dans la nuit. J'avais bien trop honte, et honte d'avoir eu peur de mourir. Une vieille déportée comme moi... Vingt-sept mois de camp pendant lesquels j'avais à chaque minute économisé mes forces, ménagé mon cœur, calculé le moindre de mes gestes, le moindre pas, pour tenir une

heure de plus, un jour de plus, et voilà... Se conduire comme une nouvelle, comme une idiote.

Deux SS femelles arrivaient derrière les kapos et donnaient ordre de former les rangs devant la baraque. Elles hurlaient sans obtenir de résultat. Les femmes sortaient de la baraque, s'alignaient, et, soudain, sans qu'on vît pourquoi, tout se défaisait, tout le monde reculait. SS et kapos hurlaient de plus en plus fort, empoignaient des femmes ici et là pour les forcer à rester en rangs, rien n'y faisait. Les femmes refusaient et une force invisible les tirait en arrière.

Dans mon groupe, nous n'étions jamais trop pressées de sortir. Nous n'étions jamais ni les premières ni les dernières. Nous avons appris d'expérience que c'est sur les premières et sur les dernières que pleuvent les coups. Au milieu, il y a généralement une accalmie, le temps que les bâtons, fatigués par la première vague, reprennent de l'ardeur.

Quand nous sommes sorties, nous n'avons pas compris pourquoi les rangs se défaisaient au fur et à mesure qu'ils se formaient, pourquoi ils se reformaient plus loin sous la poigne des kapos et reculaient encore en désordre. Nous avons pris place dans la colonne, au plus près de la porte. Toutes celles qui étaient devant nous quittaient les rangs, couraient se mettre à la queue. Nous ne bougions pas et nous ne comprenions toujours pas pourquoi celles qui nous précédaient s'affolaient ainsi. Personne ne voulait être de la première rangée, si bien que, n'ayant pas bougé, c'est nous qui nous sommes trouvées être les premières. Nous avons alors compris la raison de la débandade.

Juste devant nous, quatre SS casqués étaient en position, le genou au sol derrière des mitrailleuses qui étaient pointées sur l'allée, pour un tir d'enfilade. La lumière de la lune accrochait de pâles éclairs aux canons des mitrailleuses. Notre décision a été vite prise, et sans que nous ayons à nous concerter. « S'ils veulent tirer... Une minute plus tôt, une minute plus tard, autant tomber tout de suite. » Moi qui avais eu si peur de mourir pendant la nuit, je n'avais pas peur du tout. Nous étions toutes les cinq très calmes. Après tant d'années, rien ne pouvait entamer notre sang-froid. Nous tenant solidement toutes les cinq, bras dessus bras dessous, nous avons gardé ferme la première rangée et nous avons crié aux autres, derrière nous : « Mettez-vous en place. Ils s'en vont. »

La colonne s'est formée. SS et kapos ont cessé de hurler. Il y a eu un moment de silence après un long piétinement, puis les kapos ont crié : « Los ! » Marche, et la colonne s'est mise en marche, droit sur les mitrailleuses qui n'ont pas tiré.

C'était sans doute la dernière facétie du commandant.

Je me suis aperçu, en me déshabillant le soir, au Danemark, que j'avais oublié mon *Misanthrope*.

L'homme qui apparaissait à nos yeux était le plus beau que nous ayons vu de notre vie.

Il nous regardait. Il regardait ces femmes qui le regardaient, sans savoir que, pour elles, il était si parfaitement beau de la beauté humaine.

Debout sur le perron, à l'entrée – chose surprenante à laquelle nous ne pensions pas encore, l'entrée pouvait être la sortie –, sans doute attendait-il que nous arrivions. Seul, à côté d'un groupe d'imperméables en feutres mous.

Les deux battants de la porte étaient ouverts. Le réflecteur au-dessus de l'entrée plongeait sa lumière dans le noir. L'homme regardait aussi loin que la lumière portait son regard, et voilà qu'une première rangée de têtes se dessine, des têtes qui avancent dans la lumière, avancent et sont suivies d'autres têtes par rangées, d'autres encore, et l'homme ne regarde que ces têtes qui grossissent vers lui, les regarde, doutant de la réalité de ces têtes et de ces yeux, fasciné à tel point par ces têtes que la lumière fait plus livides, qu'il n'en peut détacher son regard pour voir les corps, pour voir les pieds. Quand il verra les corps et les pieds, il doutera davantage.

Il regarde cette bande de taches pâles que sont les têtes sur le fond d'obscurité, cette bande qui se déroule lentement, en silence, et s'avance. Ce sont des visages qu'il distingue maintenant, et tous les yeux sont fixés sur lui, mais ces yeux ont tellement l'habitude de rester éteints aux spectacles les moins croyables, qu'ils ne marquent pas ce qu'ils éprouvent à la vue de l'homme. L'étonnement. L'interrogation.

La colonne avance. Nulle émotion. Rien. Les visages ne sont marqués en gros et en profond que par une longue ancienne souffrance, par une longue ancienne lutte. Il semble que la volonté et la douleur se soient plaquées sur les visages – peut-être à leur entrée dans cet endroit-ci, au passage du seuil où se tient l'homme – et y aient durci pour toujours.

La colonne avance. La porte est ouverte, la barrière baissée. La colonne s'arrête à la barrière. Les femmes regardent l'homme, attendent, et l'homme attend aussi. Il attend qu'au bout de l'allée lumineuse creusée par le projecteur les dernières se soient immobilisées. La colonne entière s'arrête. Toutes les femmes peuvent voir l'homme et toutes le regardent de leurs yeux qui ne disent pas qu'ils voient, des yeux qui ont dû depuis si longtemps ne rien exprimer, ne rien laisser paraître. Et peut-être n'y avait-il en chacun de ces êtres aucune émotion – à force de se raidir et de se dominer, on

ne ressent plus rien.

L'homme regarde les femmes. Lui, on devine qu'il fait effort pour ne pas montrer les sentiments qui l'atteignent.

Les femmes regardent l'homme et ne le voient pas. C'est-à-dire qu'elles ne le voient pas dans ses détails, dans ce qui le distingue en tant qu'homme. Elles ne voient qu'un homme, une effigie des humains oubliés. Et cela est plus surprenant que la présence même de l'homme.

La colonne s'est arrêtée toute. Les piétinements ont cessé. Nous attendons.

Et il parle. Lui, l'homme. Les imperméables en feutres se tournent à peine, affectent de ne s'occuper ni de lui ni de nous. L'homme demande – une phrase dont il détache les syllabes, en un français appris, teinté d'un accent inconnu à nos oreilles entraînées à tous les accents de l'Europe centrale et orientale –, il demande : « Vous êtes toutes françaises ? » en appuyant les *e* muets. Est-ce à nous qu'il s'adresse ? Est-il possible qu'on nous demande quelque chose ? Personne ne répond.

Enfin, du premier rang, on entend : « Oui.

– Vous êtes toutes les Françaises ? » Il insiste sur « les ».

La voix du premier rang répond, appliquée ainsi qu'on s'applique pour les étrangers :

« Non, il y a les malades à l'infirmerie. »

L'homme dit : « J'ai pris les malades hier. Cent dix malades. »

La voix du premier rang répond : « En ce cas, nous sommes toutes là. »

(Et c'était faux. Le commandant du camp, la veille, avait remis en effet, cent dix femmes, qui pouvaient bien être malades évidemment – qui n'était malade, de toutes celles qui formaient la colonne ? – qui, pourtant, n'étaient pas les malades couchées à l'infirmerie. Celles de l'infirmerie n'étaient pas assez présentables. Elles sont restées, avec douze mille prisonnières – Polonaises, Russes, Tchèques, Yougoslaves – que les Russes ont trouvées quelques jours plus tard.)

Au moment où il parle seulement, les femmes discernent que l'homme est en uniforme kaki-beige, avec des bottes et des gants fauves, un brassard blanc à croix rouge sur un bras, un brassard bleu à croix jaune – une croix différente – sur l'autre bras. Il fume et tient sa cigarette entre ses doigts allongés, à la manière d'un homme, pas d'un militaire. Une du premier rang dira plus tard, racontant : « Vous savez, cette odeur de tabac de Virginie. » Le brassard à croix rouge, nous le connaissons. Mais l'autre ?

L'homme nous regarde longtemps de ses yeux qui n'osent croire et dit, toujours en détachant les syllabes : « Maintenant, nous allons en Suède. »

Nous allons en Suède, et rien ne répond dans la longue bande de

taches claires où les regards font des trous d'ombre. Aucune animation, aucun tressaillement.

S'y attendaient-elles donc, toutes ces femmes, à partir, à aller en Suède ? Non. Il y a une heure à peine, quand les SS les ont fait sortir des baraques où elles avaient passé la nuit, rassemblées pour un départ, quand elles se sont trouvées face aux SS en nombre et armés, avec la baïonnette courte qui brillait au canon du fusil, quand les rangs se sont formés devant les mitrailleuses, toutes ont cru que ce n'était pas le départ espéré et qu'on évacuait le camp, – les colonnes qui marchent des jours et des jours, celles qui tombent épuisées, qu'un SS achève d'une balle dans la tempe ou dans le front. Nous avons su l'évacuation d'Auschwitz, en janvier, sous la neige qui tombait et recouvrait les cadavres, plusieurs à chaque pas, au long des routes de Silésie. Nous avons vu aussi des hommes d'un camp de l'ouest. Ils avaient parcouru à pied des centaines de kilomètres, et perdu en chemin presque tous leurs compagnons. Ici, au nord de Berlin, nous sommes dans le dernier couloir du Reich, entre les lignes russes et les lignes américaines qui se rapprochent. Où pourrait-on nous évacuer ? N'importe pour les SS. Ils l'ont fait ailleurs, de jeter des milliers de prisonniers sur les routes, sans but, sans aucune raison que marcher. Ils savent qu'on meurt en marchant.

Nous avons traversé le camp endormi. La lune givrait les toits. Un lampadaire, devant les cuisines, éclairait Pflaum, qui avait des papiers à la main et appelait encore des noms. Pourquoi ? Il appelait celles qu'il voulait faire partir séparément, nous ne le savions pas encore et nous avons peur parce que tout ce qui était Pflaum faisait peur. Puis la colonne s'était avancée vers la porte et l'homme nous était apparu.

Nous allons en Suède... La croix jaune sur fond bleu, au bras de l'homme, c'est la Suède. La barrière est baissée. Nous attendons.

Nous allons en Suède. Rien ne répond dans les regards mais nous recouvrons notre faculté de voir. Des autocars devant la porte, dehors. Des autocars blancs avec la croix rouge. Les bouches restent muettes. Les visages ne bougent pas. Aucun « Ah ! », aucune surprise. Aucune joie. Immobiles, nous attendons.

Nous allons en Suède. L'homme ne l'a dit qu'une fois et la phrase se répète en nous, chante sur quelques notes atténuées toujours les mêmes, qui s'égrènent et recommencent.

Nous allons en Suède. Une motocyclette est devant la porte. Nous ne l'avions pas entendue. Elle est là, avec le motocycliste caparaçonné, botté, casqué, ganté de cuir, un chevalier qui porte un carré blanc à croix rouge sur la poitrine, un carré blanc à croix rouge sur le dos. Un vrai chevalier comme dans l'Histoire, chasublé de croix.

Nous allons en Suède. Il faut le croire puisque c'est l'homme qui le dit, puisque les camions blancs sont devant la porte, puisque le

chevalier qui vient délivrer les captives est penché sur sa machine.

Nous attendons, en silence. D'un calme qui nous surprend nous-mêmes. Nous qui croyions que ce jour-là, s'il arrivait, nous défaillirions de bonheur.

La barrière se lève comme le bras d'un passage à niveau. Pflaum s'affaire avec ses papiers. Il entre dans le bureau, ressort, parle aux imperméables en chapeaux verts – la Gestapo. Nous attendons. Nous guettons un signe sur les lèvres de l'homme. Nous allons en Suède.

L'homme se tait. C'est Pflaum qui fait un geste de la main : En avant ! La colonne va se mettre en marche, franchir la porte.

Alors, une voix des nôtres s'élève : « Camarades ! Pensons à celles que nous laissons ici. Faisons pour elles une minute de silence. » Et cette voix qui demande le silence rompt le silence.

Les Suédois étaient là depuis la veille, prêts. À mesure que nous sortons, ils nous prennent aux bras, nous soutiennent aux coudes, nous font monter dans les voitures. Des lottas bardées de sacoches, de boîtes à pharmacie, de trousse, de gourdes, s'occupent des plus faibles, et le capitaine M. découvre les femmes à qui appartenaient ces yeux et ces visages. Il voit les jambes enflées ou couvertes de plaies, les corps misérables, les pieds aux inimaginables godasses.

Quand nous avons été installées, des colis et des couvertures sur les genoux, il est passé dans chaque voiture. Il a demandé : « Vous êtes bien ? – Oui. » Enfin, les femmes pouvaient parler. Dans l'encadrement de la portière, plus beau encore, il a ajouté : « Fini, la Gestapo. » Il a souri et toutes ont répondu à son sourire.

Je sais maintenant pourquoi le capitaine M. était beau ce matin du 23 avril 1945, au seuil de Ravensbrück. Je sais pourquoi les enfants étaient beaux, que nous avons vus sur le quai de cette petite gare danoise. Je sais pourquoi les fleurs étaient belles, beau le ciel, beau le soleil, troublantes et belles les voix humaines.

La terre était belle d'être retrouvée.

Belle et déshabillée.

Et je suis revenue
Ainsi vous ne saviez pas,
vous,
qu'on revient de là-bas

On revient de là-bas
et même de plus loin

*

Je reviens d'un autre monde
dans ce monde
que je n'avais pas quitté
et je ne sais
lequel est vrai
dites-moi suis-je revenue
de l'autre monde ?
Pour moi
je suis encore là-bas
et je meurs
là-bas
chaque jour un peu plus
je remeure
la mort de tous ceux qui sont morts
et je ne sais plus quel est vrai
du monde-là
de l'autre monde-là-bas
maintenant
je ne sais plus
quand je rêve
et quand
je ne rêve pas.

*

Moi aussi j'avais rêvé
de désespoirs
et d'alcools
autrefois
avant
Je suis remontée du désespoir
celui-là
croyant que j'avais rêvé

le rêve du désespoir
La mémoire m'est revenue
et avec elle une souffrance
qui m'a fait m'en retourner
à la patrie de l'inconnu.

C'était encore une patrie terrestre
et rien de moi ne peut fuir
je me possède toute
et cette connaissance
acquise au fond du désespoir
Alors vous saurez
qu'il ne faut pas parler avec la mort
c'est une connaissance inutile.
Dans un monde
où ne sont pas vivants
ceux qui croient l'être
toute connaissance devient inutile
à qui possède l'autre
et pour vivre
il vaut mieux ne rien savoir
ne rien savoir du prix de la vie
à un jeune homme qui va mourir.

*

J'ai parlé avec la mort
alors
je sais
comme trop de choses apprises étaient vaines
mais je l'ai su au prix de souffrance
si grande
que je me demande
s'il valait la peine.

*

Vous qui vous aimez
hommes et femmes
homme d'une femme
femme d'un homme
vous qui vous aimez
pouvez-vous comment pouvez-vous
dire votre amour dans les journaux
sur des photos

dire votre amour à la rue qui vous voit passer
à la vitrine où vous marchez
l'un près de l'autre contre l'autre
vos yeux dans la glace rencontrés
et vos lèvres rapprochées
comment pouvez-vous
le dire au garçon
au chauffeur de taxi
vous lui êtes si sympathiques
tous les deux
des amoureux
vous le dire sans rien dire
d'un geste
Chérie, ton manteau, n'oublie pas tes gants
vous effaçant pour la laisser passer
elle souriant paupières abaissées qui se relèvent
le dire à ceux qui vous regardent
et à ceux qui ne vous regardent pas
par cette assurance qu'on a quand on est attendu
dans un café
dans un square
cette assurance qu'on a
quand on est attendu dans la vie
le dire aux animaux du zoo
ensemble qu'il est laid celui-ci celui-là qu'il est beau
d'accord sincèrement
ou non
n'importe
y pensez-vous seulement
comment pouvez-vous et pourquoi
le dire à moi
je sais
je sais que tous les hommes ont aux femmes les mêmes gestes
tes gants chérie, tes fleurs que tu oublies
chérie m'allait bien à moi aussi
je sais que toutes les femmes
ont aux hommes le même ravissement
il prenait ma main
protégeait mon épaule
comment osez-vous
à moi
je n'ai plus à sourire
merci chéri tu es gentil
chéri lui allait bien à lui aussi.

Et ce désert est tout peuplé
d'hommes et de femmes qui s'aiment
qui s'aiment et se le crient
d'un bout de la terre à l'autre.

*

Je suis revenue d'entre les morts
et j'ai cru
que cela me donnait le droit
de parler aux autres
et quand je me suis retrouvée en face d'eux
je n'ai rien eu à leur dire
parce que
j'avais appris
là-bas
qu'on ne peut pas parler aux autres.

PRIÈRE AUX VIVANTS

POUR LEUR PARDONNER D'ÊTRE VIVANTS

Vous qui passez
bien habillés de tous vos muscles
un vêtement qui vous va bien
qui vous va mal
qui vous va à peu près
vous qui passez
animés d'une vie tumultueuse aux artères
et bien collée au squelette
d'un pas alerte sportif lourdaud
rieurs renfrognés, vous êtes beaux
si quelconques
si quelconquement tout le monde
tellement beaux d'être quelconques
diversement
avec cette vie qui vous empêche
de sentir votre buste qui suit la jambe
votre main au chapeau
votre main sur le cœur
la rotule qui roule doucement au genou
comment vous pardonner d'être vivants...
Vous qui passez
bien habillés de tous vos muscles
comment vous pardonner
ils sont morts tous
Vous passez et vous buvez aux terrasses
vous êtes heureux elle vous aime
mauvaise humeur souci d'argent
comment comment
vous pardonner d'être vivants
comment comment
vous ferez-vous pardonner
par ceux-là qui sont morts
pour que vous passiez
bien habillés de tous vos muscles
que vous buviez aux terrasses
que vous soyez plus jeunes chaque printemps
Je vous en supplie
faites quelque chose
apprenez un pas

une danse
quelque chose qui vous justifie
qui vous donne le droit
d'être habillés de votre peau de votre poil
apprenez à marcher et à rire
parce que ce serait trop bête
à la fin
que tant soient morts
et que vous viviez
sans rien faire de votre vie.

*

Je reviens
d'au-delà de la connaissance
il faut maintenant désapprendre
je vois bien qu'autrement
je ne pourrais plus vivre.

*

Et puis
mieux vaut ne pas y croire
à ces histoires
de revenants
plus jamais vous ne dormirez
si jamais vous les croyez
ces spectres revenants
ces revenants
qui reviennent
sans pouvoir même
expliquer comment.



LES BELLES LETTRES, 1961.

LE CONVOI DU 24 JANVIER, 1965.

AUSCHWITZ ET APRÈS

1. AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA, 1970.

2. UNE CONNAISSANCE INUTILE, 1970.

3. MESURE DE NOS JOURS, 1971.

chez d'autres éditeurs

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE, Anthropos, 1969.

LA SENTENCE, pièce en trois actes, P.-J. Oswald, 1972.

QUI RAPPORTERA CES PAROLES ? tragédie en trois actes, P.-J. Oswald, 1974 (rééd. avec UNE SCÈNE JOUÉE DANS LA MÉMOIRE, HB éditions, 2001).

MARIA LUSITANIA, pièce en trois actes, et LE COUP D'ÉTAT, pièce en cinq actes, P.-J. Oswald, 1975.

LA MÉMOIRE ET LES JOURS, Berg International, 1985.

SPECTRES, MES COMPAGNONS, Maurice Bridel, Lausanne, 1977, Berg International, 1995.

CEUX QUI AVAIENT CHOISI, pièce en deux actes, Les Provinciales, 2011.

Cette édition électronique du livre *Auschwitz et après, II. Une connaissance inutile* de Charlotte Delbo a été réalisée le 01 février 2013 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage dans la collection « Documents » (ISBN 9782707304025, n° d'édition 5182, n° d'imprimeur 114811, dépôt légal février 2012).

Le format ePub a été préparé par ePage.
www.epagine.fr

ISBN 978-2-7073-2680-5